



LES POÈTES DE LA RENAISSANCE

Rest de tradition de faire commencer la Renaissance au xvi^e siècle; ne devrait-on pas plutôt lui donner comme point de départ l'heure bénie où Jeanne d'Arc apparaît sous les murs d'Orléans ? La France était captive, la royauté mourante... Mais « les heures désespérées sont les heures providentielles (1) ». Miraculeusement inspirée, l'humble bergère accourt des frontières lorraines et, dans les plis de son pieux étendard, ramène la victoire!...

La France sauvée, la royauté triomphante, les lettres et les arts vont reprendre un nouvel essor qui sera bientôt augmenté, au point de vue littéraire, par la découverte de l'imprimerie.

La prise de Constantinople eut une influence non moins considérable. Chassés par les Turcs, les Grecs emportèrent en Occident les trésors des littératures antiques qu'ils avaient fidèlement conservés. A l'exemple des Pontifes Romains, nos rois appelèrent dans les Universités plusieurs de ces savants exilés qui apportaient au monde chrétien les épaves des civilisations païennes. Leurs leçons, en ouvrant à la jeunesse des horizons inconnus, donnèrent à l'esprit gaulois une forme nouvelle, à la langue des *Trouvères* de nouveaux éléments.

Le cadre restreint de cette étude ne nous permet qu'une analyse rapide de ce grand mouvement littéraire, une simple esquisse des poètes qu'il fit naître et quelques courtes citations de leurs œuvres les plus intéressantes.

Sur le seuil de ce xv^e siècle, qui est bien vraiment l'aurore de la Renaissance, Charles d'Orléans et Villon nous semblent personnifier le double courant de l'esprit français, tout à la fois passionné et sceptique, se laissant tour à tour entraîner vers les purs sommets de l'idéal et dans les grossiers bas-fonds du matérialisme. Un abîme sépare le prisonnier des Anglais de celui du Châtelet, et pourtant, si dépravé que soit le protégé de Louis XI, il y a parfois dans ses œuvres un cri du cœur, une pensée élevée et délicate qui fait de lui le frère d'âme du grand seigneur, tandis qu'une mordante allusion, une peinture un peu vive, tombée de la plume de Charles d'Orléans, rappellent que grand seigneur et bohème ont pris naissance sur le même sol, respiré le même air.

Pendant que Villon se débattait dans les misères et les hontes d'une enfance délaissée, que Charles d'Orléans goûtait dans son château de Blois le bonheur de se retrouver sur la terre de France, Alain Chartier faisait les délices de la cour de Charles VII.

Né en Normandie vers 1386, Alain Chartier mourut en 1448 ou 1449, dans tout l'éclat d'une

(1) Mgr Pagis.

renommée qui se prolongea fort longtemps. Sous François I^{er}, les jeunes gentilshommes apprenaient encore son *Bréviaire des Nobles* et le récitait « aussi exactement que les ecclésiastiques leur bréviaire ».

Le plus remarquable des poèmes d'Alain Chartier est le *Livre des quatre Dames*, qui renferme des pages exquises, d'un grand sentiment patriotique. Après le désastre d'Azincourt, quatre dames pleurent sur leurs chevaliers. L'un est resté sur le champ de bataille, l'autre est prisonnier des Anglais, on est sans nouvelles du troisième : est-il au milieu des morts ignorés, ou blessé, agonisant loin des siens dans quelque chaumière ? La dernière des dames est la plus malheureuse, car celui qu'elle aimait est devenu indigne en s'enfuyant du combat et, toute frémissante, elle s'écrie :

L'eussè-je fait, moi qui suis fame !

Suivant la mode de l'époque, les œuvres d'Alain Chartier forment une série de petits poèmes : rondeaux, ballades, élégies ; malheureusement, le texte n'en est pas arrivé jusqu'à nous. Après sa mort, de maladroits admirateurs voulurent moderniser son style, sans songer qu'altérer l'œuvre d'un poète c'est le découronner.

Alain Chartier était également un historien fort estimé de son temps, mais il n'atteint pas à la perfection de Philippe de Commines.

La légendaire anecdote du baiser donné par Marguerite d'Ecosse au vieil auteur, prouve quelle admiration il inspirait à ses contemporains. Un jour la Dauphine, traversant une des salles du palais, aperçut le poète dormant à l'écart. Il était vieux et las, ayant usé sa vie au service du roi et de la France, car ce poète, cet historien était souvent chargé d'importantes missions diplomatiques. La jeune princesse s'approcha doucement de lui et mit un baiser sur ses lèvres, en disant à ses femmes stupéfaites, qu'elle voulait « honorer cette bouche d'où sont issus tant de mots dorez et de vertueuses paroles ».

Villon eut peut-être encore plus d'influence et de succès qu'Alain Chartier et le duc d'Orléans, car il fit école. Mais quelques traits alertes, de loin en loin une expression heureuse ne suffisent pas à racheter la grossièreté de pensées et de langage des imitateurs du protégé de Louis XI.

Les poésies de l'école villonnesque sont presque toutes anonymes.

Cependant, quelques noms sont parvenus jusqu'à nous ; entre autres celui d'Olivier Basselin, maître foulon à Vire. Les chansons à boire du joyeux Normand firent leur tour de France. Un siècle plus tard, un de ses compatriotes, Jean le Houx, avocat et poète, les recueillit et,

après les avoir modifiées, les publia sous le titre de *Vaux de Vire d'Olivier Basselin*, dont, par corruption, on fit vaudeville.

La liberté française en ses vers se déploie

a dit Boileau dans son *Art poétique*.

Voici un échantillon d'une de ces naïves chansons du vieux temps :

Que Noé fut un patriarche digne,
Car ce fut lui qui nous planta la vigne,
Et beust premier le jus de son raisin.
O le bon vin.

Dans une autre, Basselin ou Jean le Houx célèbrent le *très bon jus de pommes*, et terminent en disant :

Prions pour le bonhomme
Q'ii planta les pommiers.

Un véritable émule de Villon est Roger de Collerye, qui s'était donné le surnom de Roger Bontemps. Mais il ne riait pas toujours. Le *poète Infortuné* avait souvent à lutter contre *faulte d'argent et plate bource*, et sa misère lui inspire de touchantes plaintes.

Les amis de l'*Infortuné* sont morts ; *Nécessite l'i nfortune*, seul, *quelcun*

... plain de valeur et de noble vouloir
... l'a doucement accueilly.
Et de bon cuer receu et recueilly.

Il en rends grâces à Dieu, le priant de donner place au ciel ou toute joie habonde, au Seigneur qui a promis de le *pourvoir de quelque bien*.

Tandis que dans le Nord, la poésie se fait de plus en plus railleuse et terre à terre, une réaction est tentée en Provence, par la fondation des *jeux floraux*. Mais comme l'a dit M. Petit de Julleville, « l'inspiration propre au moyen âge était tarie, » et les églantines d'or et les violettes d'argent furent impuissantes à ressusciter les Troubadours des siècles passés.

Ce qu'on admirait à la fin du x^v siècle et au commencement du xvi^e, c'étaient les tours de force de prosodie des *rhétoriciens*, comme s'appelaient les poètes d'alors, le cliquetis des rimes *fratrisées, brisées, couronnées*. Les jeux de mots et les pointes des maîtres italiens.

Parmi les célébrités de l'époque, nous citons Guillaume Crestin, l'historiographe de Louis XII et de François I^{er}. Il mourut en 1525 comblé d'honneurs. Rabelais fut le premier qui osa toucher à l'idole. Il en fit un portrait satirique dans *Pantagruel* sous le personnage de Romina grobis.

Molinet, Pierre Michault, Ollivier de la Marche, avaient précédé Guillaume Crestin, et comme lui, se faisaient un mérite de créer « ces entre-lacs de paroles », sous lesquels la vieille poésie des Trouvères était emprisonnée.

Jean Meschinot, une des gloires du temps, était attaché à la Cour de Bretagne; il est l'auteur d'un poème intitulé : *Les Lunettes des princes*, dédié aux ducs de Bretagne. Meschinot excitait alors une si grande admiration, que Le Maire de Belges ne craint pas de le mettre au-dessus de Pétrarque.

La postérité n'a pas ratifié ce jugement; trop impitoyablement peut-être, elle a brisé toutes ces renommées, oubliant que ces « carillonneurs de cloches, » comme les appelait Rabelais, ont fait faire un grand pas au mécanisme de notre versification.

A l'heure où commence le xvi^e siècle, une nouvelle race est sur le trône de France.

Fils et petit-fils de poètes, Louis d'Orléans s'intéressait aux lettres et aux arts, et s'il n'avait ni le talent, ni le loisir d'écrire de jolis vers comme ses ancêtres, il aimait à s'entourer de poètes et d'artistes, qui trouvaient au château de Blois, sa demeure favorite, la plus libérale hospitalité.

Il était parfaitement secondé dans cette œuvre de protection par sa femme Anne de Bretagne, dont l'austère piété ne s'effarouchait pas trop des licences prises par les poètes. Il faut reconnaître d'ailleurs et peut-être l'attribuer à l'influence de la Reine, qu'au point de vue de la morale, les licences littéraires furent bien moins grandes sous le règne de Louis XII que plus tard.

Sous d'aussi favorables auspices, le mouvement intellectuel commencé au xv^e siècle ne pouvait que s'accroître de jour en jour. Malheureusement il y avait encore plus de rimeurs que de vrais poètes, et la plupart des œuvres publiées alors sont de pâles imitations du *Roman de la Rose*, ou de serviles copies de la littérature antique. Les secrétaires d'Anne de Bretagne, Jean Marot et Le Maire de Belges, méritent cependant de sortir du dédaigneux oubli où les ont laissés Boileau et les critiques des deux derniers siècles.

Jean Le Maire est né en 1473, dans une petite ville du Hainaut, qu'on disait être l'ancienne capitale de la province Belgique. C'est de là que vint le surnom de Belges donné au *secrétaire de Très Haute et sacrée princesse, Madame Anne de Bretagne, deux fois reine de France*.

Elève de Jean Molinet et de Guillaume Crestin, maître de Clément Marot, Le Maire sert de transition entre ces deux littératures si différentes l'une de l'autre. Il eut une influence considérable et incontestée sur tous les écrivains de son temps.

Marot, dans son reconnaissant enthousiasme pour le maître qui lui apprit à ne point faillir dans la coupe des vers, comparait *Le Maire le Belgeois* à *Homère le Gregeois*; et Joachim du

Bellay déclarait qu'« il avait le premier illustré les Gaules et la langue française. »

Sans être un poète de grande envolée, Le Maire de Belges ne manque pas d'une certaine valeur. Il a un grand sentiment de l'harmonie, une extrême recherche des mots jolis ou énergiques, une très gracieuse coupe de vers, enfin beaucoup de délicatesse de pensées et d'expressions.

Ses principales œuvres sont : *le Temple d'honneur et de vertus*, panégyrique du prince de Bourbon, dédié à sa veuve Anne de Beaujeu; *la Couronne Margaritique*, écrite en l'honneur de Marguerite d'Autriche, la fille de Marie de Bourgogne; les *Illustrations de Gaule*, qui font remonter l'origine des Francs jusqu'au siège de Troie, en leur donnant pour chef Francus, fils d'Hector; enfin *la Légende des Vénitiens*, violente apologie de la campagne de Louis XII en Italie.

Jean Marot est normand. Il est né à Mathieu, près de Caen, entre 1457 et 1463. La date de sa mort n'est guère plus positive, mais comme il figure jusqu'en 1523 sur l'état de Maison de François I^{er}, en qualité de valet de garde-robe, on pense généralement qu'il a dû mourir cette année-là.

L'éducation de Jean Marot fut bien différente de celle de Le Maire de Belges. Il n'eut d'autres maîtres en l'art d'écrire que les œuvres d'Alain-Chartier et le *Roman de la Rose*. La Providence, sous les traits d'Anne de Bretagne, eut pitié du *poivre escriptain*, devenu *le poète de la très magnanime Reine*; il suivit Louis XII dans ses expéditions en Italie. Il en publia la relation « vraie historique et non fabuleuse », dans deux poèmes intitulés : *Voyage de Gênes* et *Voyage de Venise*. Ce dernier est mêlé de prose et de vers.

Dans le *Voyage de Gênes*, il y a de très exactes descriptions de la marche de Louis XII en Italie, et des honneurs qu'il y reçut. Il y a aussi des pages touchantes et d'un grand style, telles les plaintes de la ville de Gênes, obligée d'ouvrir ses portes à l'armée royale.

Dans le *Voyage de Venise*, le poète exprime, de façon très saisissante, les sentiments que Louis XII inspirait à son peuple. En le voyant partir :

Bourgeois, marchands et peuples mécaniques,
Sont tous perplexes en leurs bancs et boutiques,
Prêtres en pleurs convertissent leurs chants;
Mais leurs douleurs sont fleurs aromatiques,
Au prix de voir les paysans rustiques,
Tordre leurs mains cryant parmi les champs.

.....
C'est nostre roy, nostre père et appuy.

Comme Le Maire de Belges et tous ses contemporains, Jean Marot abuse de la mythologie et de l'allégorie.

Il y avait à cette époque un échange de réels services entre les rois et les poètes. Les uns donnaient largement leur protection, leur or; les autres leurs talents, et jamais la politique royale n'eut d'apologistes plus enthousiastes et plus aveugles.

En 1520, alors que les esprits étaient très surexcités par l'établissement de nouveaux impôts, Jean Marot écrivit une allégorie assez curieuse, dans laquelle *Noblesse, Eglise et Labour*, défendent fort éloquemment le roi des accusations de ses ennemis.

Parfois même, le zèle des poètes dépassait toutes les bornes, comme dans la *Sottie du prince des sots*, de Pierre Gringoire, qui fut jouée le Mardi-Gras de 1511.

Le théâtre du Moyen âge et de la Renaissance est trop particulièrement intéressant pour n'en pas faire le sujet d'une étude spéciale, nous laisserons donc dans l'ombre les farces, moralités et sotties que composait et jouait le directeur des « Enfants-Sans-Souci », pour ne citer que ses poèmes allégoriques. Les deux plus célèbres sont : *le Chateau d'Amour* et *le Chateau de labour*, tableau assez sombre des préoccupations, des tristesses et des désenchantements d'un jeune marié. Attaqué par *Desconforts* et *Désespérance*, il est sur le point de succomber; mais, heureusement, *Raison* vient à son secours et ranime son courage.

Gringore ou Gringoire, était le fils d'un bourgeois de Caen. Après avoir couru le monde, il vint échouer à Paris, où il se lia avec Roger de Collerye, Clément Marot et Jehan du Pontalais, le célèbre auteur de *Farces et Sotties*.

Plus tard Gringoire, retiré « dedans Nancy », à la cour de Lorraine, s'occupa de rimer *les Très précieux et notables Psaumes du royal prophète David* et *les Heures de Notre-Dame*. C'est un autre point de rapprochement avec Marot; seulement, plus habile et moins audacieux que son camarade de jeunesse, il sut éviter les foudres ecclésiastiques et vécut paisiblement « aux coustages et dépens du duc de Lorraine », tandis que l'ancien page de Marguerite d'Angoulême mourait misérablement à Turin.

Clément Marot est né à Cahors en 1495 ou 1497; il y passa les premières années de sa vie dans une indépendance complète :

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
racontera-t-il dans l'églogue au Roy,

Je ressemblais l'arondelle qui vole.
Puis çà, puis là, l'aage me conduisoit
Sans peur, ne soins ou le cœur me disoit.

Quand il eut dix ans, son père l'emmena à Paris; mais le chaud soleil du Midi avait déjà fait son œuvre et brûlé à jamais cette petite tête de Normand transplanté en Languedoc. Au lieu

d'étudier, maître Clément faisait l'école buissonnière. Ne pouvant plus aller « en la forêt » dénicher les oiseaux et « abattre des noix », il s'attardait à voir jouer les moralités et sotties de Pierre Gringoire et de ses émules. Il en était si émerveillé, qu'un beau jour il s'engagea dans la troupe des « Enfants sans-souci », au grand mécontentement de l'honnête Jean Marot, qui souhaitait pour son fils une carrière plus fructueuse et moins aléatoire.

Sur ces entrefaites, Anne de Bretagne, la protectrice de la famille, vint à mourir et le jeune homme, cédant à la volonté paternelle, se résigna à entrer chez un procureur. Les grimoires de dame Thémis couraient grands risques d'être mis en rondeaux et en ballades; heureusement pour eux, le seigneur de Villeroy, séduit par la bonne mine et l'esprit de Marot, en eut pitié et le prit comme page.

Dès lors, nul obstacle n'entrava plus sa vocation poétique. Il travailla sous la direction de son père et de Le Maire de Belges et, en 1515, il publia sa première œuvre : *Le Temple de Cupido*. Il la dédia à François I^{er}, qui venait de monter sur le trône. Le poète et le roi étaient presque du même âge, ils avaient les mêmes goûts et étaient faits pour s'entendre. Marot devint donc le favori de la nouvelle cour.

La sœur du roi, Marguerite d'Angoulême, voulut l'attacher à sa maison et le garda longtemps près d'elle avec le titre de valet de chambre. Cette charge, qui n'était qu'une sinécure largement payée, n'empêcha pas Marot d'accompagner souvent François I^{er}.

Blessé à Pavie aux côtés du roi, il fut fait prisonnier en même temps que lui, mais, pour son malheur, sa captivité fut moins longue.

On était à l'époque des premières répressions violentes contre les réformés, et le plus léger soupçon de *luthérisme* suffisait pour motiver un emprisonnement. Les mordantes épigrammes de Marot lui avaient fait de nombreux ennemis. Sur la dénonciation d'une femme, Diane de Poitiers, dit-on, il fut arrêté et envoyé au Châtelet.

Le pauvre poète eut beau protester qu'il était :

...Celui qui croit, honore et prise
La sainte, vraie et catholique Eglise,

il resta sous les verrous.

Sa protectrice, Madame Marguerite, ne pouvait alors lui être d'aucun secours, car elle était elle-même vaguement accusée d'hérésie.

Dans sa détresse, le prisonnier écrivit à son ami Lyon Jamet la jolie épître dont La Fontaine s'est inspiré pour sa fable du lion et du rat.

En recevant cet appel à son amitié, Lyon Jamet s'empressa de chercher « à rompre la ratière » où Clément Marot était en grand danger. Mais « ongles et dents » n'y pouvant rien, le Lyon se fit Renard et obtint de l'évêque de

Chartres de réclamer le poète comme relevant de sa juridiction. L'officialité de Paris fit droit à la demande épiscopale et Marot fut transféré à Chartres, où il reçut un accueil enthousiaste. Au lieu d'une prison, l'évêque, qui était favorable aux idées nouvelles, lui donna pour résidence l'hôtellerie de l'Aigle, avec toute liberté pour recevoir qui lui plairait.

Pendant cette douce captivité, Marot composa l'*Enfer*, violente satire contre les juges et les géoliers.

Le 1^{er} mai 1526, François I^{er} rentrait enfin dans son royaume. Un de ses premiers actes, fut de rappeler son poète favori. Mais la triste expérience que Marot venait de faire, ne l'avait pas rendu plus sage ; l'année suivante, rencontrant des archers qui menaient un homme en prison, il se jeta à leur tête et, en vrai Don Quichotte, leur livra bataille. La victoire resta à l'émule du chevalier de la Triste-Figure ; seulement, quelques jours après :

Trois grans pendars vinrent à l'estourdie (1)

lui rappeler son escapade.

Malgré ses protestations on l'arrêta.

Après avoir vainement essayé d'attendrir son procureur, Marot se décide à écrire au « Roy des François plein de toutes bontez » :

Si vous supplie sire mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre.

Et m'excusez si pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler,
Je n'ay pas eu le loisir d'y aller.

La réponse de François I^{er} à cette fine supplique ne se fit pas attendre. Séance tenante, il écrivit au Président de la Cour des Aydes, pour demander la mise en liberté immédiate du spirituel prisonnier.

Quinze jours de prison « pour avoir rossé le guet », comme on disait sous Louis XV, semblait avoir calmé l'aventureux poète et, pendant quelques années, il vécut paisiblement, tout occupé de rimer des ballades et des rondeaux, ou d'adresser à François I^{er} quelques demandes de subsides, sous forme d'épîtres.

Après avoir été dépouillé par « un valet de Gascogne », Marot est tombé gravement malade, et il a dépensé le peu que lui avait laissé son « larronneau, en sirops et juleps ».

Mais il n'écrit pas au roi pour « lui faire requête ou demande », il ne veut être ni indiscret, ni importun ; cependant, si son royal ami offrait de lui prêter, il ne refuserait pas...

Et sçavez-vous, sire, comment je paye ?

Je vous feray une belle cédule

A vous payer sans usure, il s'entend
Quand on verra tout le monde content.
Ou si vous voulez à payer ce sera
Quand votre loz et renom cessera.

Ce délicat flatteur avait, à l'endroit des moines et des préceptes de la religion catholique, des écarts de langage qui sentaient fort le huguenot. En 1535, de telles railleries menaient leurs auteurs tout droit au Châtelet, car François I^{er}, épouvanté des progrès que faisait la réforme, avait promis à l'évêque de Paris « de dénoncer sans pitié tous ceux qu'il saura être partisans ou fauteurs de l'hérésie ».

Marot, qui cependant n'avait pas la conscience bien nette, fut imprudent et, un beau matin, les gens de justice vinrent s'assurer de l'audacieux écrivain. On ne trouva que ses livres. Le poète avait précipitamment quitté Paris et s'était réfugié en Béarn ; il n'y resta pas longtemps. Tremblant de renouer connaissance avec les juges et les géoliers, il s'en fut chercher un asile plus éloigné, près de la duchesse de Ferrare, Renée de France, qui s'était ouvertement déclarée la protectrice des huguenots, peut-être pour faire opposition à son mari, qui ne les aimait guère.

La pauvre fille de Louis XII était fort malheureuse. Comme la plupart des princes italiens, le duc Hercule absolument dévoué à la politique de Charles-Quint traitait les Français en ennemis, sans en excepter sa femme. Cette situation émut profondément Marot et lui inspira un *chant royal* dédié à la reine de Navarre pour la supplier d'intervenir en faveur de sa cousine.

Le léger et frivole poète regrettait vivement sa patrie et plus encore la cour, qu'il appelle « sa maîtresse d'école ». N'osant plus écrire au roi, il adresse au Dauphin une très spirituelle et très pressante épître pour solliciter au moins un sauf-conduit de six mois qui lui permette d'aller voir ses « petits Maroteaux », mettre ordre à ses affaires et dire adieu à ses amis. Il promet d'être très prudent.

A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu et à poltroniser...

Marot n'était plus alors à Ferrare ; banni par le duc, il avait dû se réfugier à Venise. Sous la condition de faire une abjuration solennelle de ses erreurs entre les mains de l'archevêque de Lyon, il eut enfin sa grâce et revint tout joyeux à Paris.

Malgré sa promesse de ne pas deviser « un mot seul de Dieu », l'incorrigible poète eut l'imprudence de traduire en vers les psaumes de David.

Cette traduction eut tout d'abord un immense succès. François I^{er} accepta la dédicace des trente premiers psaumes et recommanda l'auteur et l'ouvrage à Charles-Quint, qui était alors

(1) Epître au roi pour obtenir sa délivrance.

son hôte. Le monarque espagnol fit un présent de deux cents doubloons à Marot en « le priant de lui envoyer, le plus tôt qu'il pourrait, le psaume *Confitemini domino quoniam bonus* ».

Avec de tels patronages, l'œuvre de Marot ne pouvait qu'exciter l'enthousiasme de la cour. « Il n'y avait, dit l'abbé Goujet, ni seigneur, ni dame qui n'eût un de ses psaumes qu'elle affectionnait par préférence et qu'elle accommodait de son mieux aux airs à la mode... ce qui rendait souvent ces cantiques fort ridicules par les airs burlesques qu'on y adaptait. »

La Faculté de Théologie, scandalisée à juste titre, fit des remontrances au roi, alléguant qu'il y avait des erreurs dans cette traduction versifiée; le roi ne voulut rien entendre et le poète, fort de son assentiment, publia bientôt vingt autres psaumes dédiés aux *dames de France*.

C'était un défi jeté à la censure ecclésiastique; elle releva le gant et défendit la vente de l'ou-

vrage, comme entaché d'hérésie. Marguerite de Navarre, mécontente de l'attitude prise par son poète, lui retira sa protection; François I^{er} suivit l'exemple de sa sœur, et Marot, abandonné à lui-même, prit le parti de s'enfuir à Genève, pour y continuer en paix sa fameuse traduction, qu'il croyait destinée à l'immortalité.

Comme il arrive souvent, le poète se trompait. Sa plume fine et mondaine était incapable de traduire la souveraine et sévère poésie du roi-prophète et, toute question de doctrine mise à part, l'œuvre est médiocre.

Ce qui donne à Marot sa place parmi les maîtres, c'est « l'élégant badinage » de ses épîtres, le tour aisé et mordant de ses rondeaux, de ses épigrammes, la précision de ses images. Il n'a pas le grand coup d'aile des oiseaux de haut vol, mais le charmant ramage des oiselets des bois.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

JOURS D'HIVER

PAR SYLVANE

Il n'a pas la prétention d'être un livre, ce petit cahier gris si mince; il s'est échappé avec la légèreté d'une feuille voltigeante de quelque coin de la Bretagne, pour nous apporter des pensées de jeune fille, des pensées très religieuses, formulées parfois en beaux vers, qui ne manquent ni de force, ni d'élan. A qui les recommanderions-nous si ce n'est à d'autres jeunes filles?

Vous lirez le *Deux Novembre*, la pièce émue où revient comme un refrain mélodieusement triste :

Sonnez, sonnez, cloches funèbres,
On prie aujourd'hui pour les morts,
Leurs âmes sont dans les ténèbres :
Jetez dans l'air vos lourds accords...

Puis *Bethléem*, cet acte de foi si fervent; puis *Jours d'hiver*, la pièce qui a donné son nom au volume, et qui est en effet la meilleure, — inspirée tout entière par le froid meurtrier. Il est bon que les Parisiennes, dans le milieu mondain où leur esprit passe sans cesse d'un sujet à un autre, voient combien les âmes peuvent, dans le calme de la vie de province, se concentrer et fleurir d'une façon un peu austère, mais

qui ne manque pas de charme. Sylvane a le goût des choses divines et le sentiment de la nature. Qu'elle continue à chanter (1).

LORA

PAR N.-Z. DE MANTEUFFEL

Traduit par A. Chevalier

Toutes les fois que nous lisons une traduction de M^{me} Chevalier, qu'elle soit de l'anglais ou de l'allemand, nous sommes frappée de sa supériorité sur la plupart des travaux de ce genre, trop souvent faits à la hâte et sans goût. Il serait impossible de découvrir qu'on ne lit pas *Lora* dans l'original, si des détails de mœurs et de caractères très précis n'indiquaient les racines étrangères du livre. Livre charmant d'ailleurs. La figure généreuse et passionnée de cette Lora, à demi allemande, américaine à demi, est de celles qui captivent, parce qu'elles sont vivantes, délicieusement naturelles.

L'histoire très accidentée de la petite maîtresse de dessin, obscure et laide, qui atteint d'un coup à la richesse et à la beauté, prouve qu'il ne faut jamais désespérer du bonheur;

(1) *Jours d'hiver*, par Sylvane. Rennes, H. Calière, éditeur.

pourvu qu'on travaille à le mériter, et bat en brèche la notion très fausse de l'amour unique, fatal, qui, ressenti à l'aube de la vie, condamne celle qui en est frappée, comme d'un coup de foudre, à mourir le cœur brisé.

Non, un cœur sain et bien conformé ne se brise pas si aisément, on peut guérir d'une affection méconnue, entrer doucement dans le port après la tempête. Elle n'a rien de banal cette parole de l'heureux époux de Lora, en faisant allusion au premier amour qui a inspiré de grandes choses à celle qu'il adore : « Moi-même, je ne voudrais pas arracher cette page du livre de votre vie. » Rien de ce qui a été sincère, honnête et bon, ne peut avoir, somme toute, de conséquences irréparables (1).

UN MANUSCRIT

PAR PIERRE MAEL

Dans *Un Manuscrit*, le joli roman de Pierre Maël, il est question aussi de sacrifice, mais d'un sacrifice pervers, parce qu'il n'aliène pas à jamais la liberté de celle qui se l'impose. D'ailleurs, la généreuse Hélène a découvert que sa sœur Alice aime Richard et qu'elle est aimée de lui; elle n'a donc d'autre ressource que de s'oublier elle-même pour assurer le bonheur de deux personnes. Ce n'est certes pas la première fois que nous voyons une sœur aînée s'effacer ainsi volontairement devant sa cadette, mais le sujet est renouvelé par les charmants détails de la

(1) *Lora*, par M. Z. de Manteuffel. Bibliothèque des Mères de famille, librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. 1 vol., 2 fr. 50.

collaboration de Richard et d'Hélène, par cette histoire d'un manuscrit qui s'entremêle à l'histoire d'amour. Naturellement, comme il arrive toujours dans la fiction et quelquefois dans la vie, la femme gracieuse et coquette, qui n'est que femme, est préférée comme épouse à la femme supérieure. Soit, nous ne voyons là aucune injustice du sort, la force d'âme et la beauté de l'intelligence étant des dons assez précieux pour consoler celle qui les possède de rester vieille fille.

« Les amoureux, dit en concluant M. Pierre Maël, ont couru à la recherche de l'ivresse; la sacrifiée suit à pas lents le sentier qui mène à la paix. Sont-ils heureux? est-elle heureuse? »

Oui, si tous les trois savent suivre l'excellent conseil de M. Antonin Rondelet que nous citions dernièrement : se résigner aux maux de la vie et en accepter les bienfaits. Hélène ne connaîtra pas de désenchantements, ne s'étant appuyée que sur elle-même; Alice aura eu l'heure délicate de l'enthousiasme qui, pour les privilégiés eux-mêmes, s'éteint comme fait le soleil dans un doux crépuscule à la fin de la journée.

Si l'on y voulait bien réfléchir, on découvrirait que le bonheur est réparti en ce monde beaucoup moins inégalement que ne le pense la majorité des hommes, et des femmes surtout.

Cette *Nouvelle Collection* turquoise, publiée chez Charpentier, est un trésor pour les jeunes filles. Celles-ci n'y peuvent pas puiser indistinctement, mais il est facile d'y faire pour elles un choix judicieux (1).

TH. BENIZON.

(1) *Un Manuscrit*, par Pierre Maël. — 1 vol. Charpentier, éditeur, 11, rue de Grenelle.

CONSEIL

Les Domestiques



J'ai connu une vieille dame, très originale, qui, n'ayant pas de famille, consacrait son existence un peu vide à nouer des mariages pour tous les jeunes gens ou les jeunes filles de son cercle. Elle prétendait n'avoir jamais reçu que des remerciements des

maris; toutes les femmes qu'on tenait de sa main étaient la perfection même, ou quelque chose d'approchant. Et elle attribuait ce fait à une pierre de touche qu'elle déclarait infailible. Or, savez-vous quelle était cette pierre de touche? Elle faisait précéder toutes ses entreprises matrimoniales d'une simple question, chaque fois qu'elle ne connaissait pas personnellement la jeune fille à marier : « Est-elle bonne pour les domestiques? » Si on lui répondait : « Oui, ils l'aiment tous! » elle se lançait sans crainte; si, au contraire, on hésitait : « Bah! qui est-ce qui, de nos jours, est aimé des domestiques? On ne saurait être bon pour eux sans

développer leur insolence ou leur ingratitude, etc. », elle était fixée, assurait-elle, et savait à quoi s'en tenir sur l'esprit et le cœur de la demoiselle.

Si je vous parle aujourd'hui des domestiques, ce n'est nullement dans un but matrimonial ; ma vieille amie n'est plus de ce monde. Mais il y a en effet toute une révélation dans la manière dont on agit envers les serviteurs, et je voudrais dissiper quelques-uns des préjugés qui peuvent influencer votre manière d'être vis-à-vis d'eux.

Il y a un lieu commun qu'on va répétant partout : c'est que les domestiques sont bien changés et qu'on chercherait vainement parmi eux les types légendaires d'autrefois. Quoique les annales des prix de vertu fournissent chaque année au moins quelques exceptions à cette règle, je veux bien admettre que l'atmosphère morale de notre fin de siècle ne développe ni le respect, ni la soumission, ni le sens du devoir. Les domestiques s'entendent dire de tous côtés qu'ils sont nos égaux, que le sort qui les a placés sous notre dépendance est injuste, qu'ils ont tous les droits et toutes les vertus, comme les maîtres ont tous les torts et tous les défauts. Jadis on leur parlait de la Providence et de ses vœux mystérieuses, du ciel et de ses éternelles rétributions ; jadis on leur montrait l'exemple de Celui qui a manié sur la terre l'outil d'un ouvrier et on leur rendait l'autorité respectable en leur disant qu'elle émane de Dieu même.

Mais si leurs torts ou leur changement ont une excuse dans l'éducation qu'ils reçoivent et dans les influences mauvaises qui les sollicitent, oserons-nous assurer que nous, maîtres, nous n'avons pas changé non plus, que nous sommes restés dignes de nos devanciers qui inspiraient des dévouements si sincères et des attachements si fidèles ?

Considérons-nous, à leur exemple, les domestiques comme des membres de notre famille ? Sommes-nous pour eux bienveillants, polis, compatissants ? Ne surmenons-nous pas leurs forces, n'abusons-nous pas de leur travail, ne les traitons-nous pas comme des machines dont nous devons extraire, à quelque prix que ce soit, la plus grande somme de services ?

Vous êtes, mesdemoiselles, à l'âge heureux où l'on prend avec une facilité relative toutes les belles et excellentes habitudes, et où l'on s'engage, probablement pour toujours, sur des pentes bonnes ou mauvaises. Comme la question des domestiques a une haute importance, je

voudrais vous voir l'envisager avec droiture et commencer même à la résoudre dans un sens de justice et de bonté. Vous devenez les aides de vos mères, en attendant que vous ayez un foyer à vous ; il faudrait apprendre à commander sans hauteur, à diriger sans dureté, et à adoucir à une classe malheureuse un sort qui, comparé au vôtre, devrait vous inspirer la pitié. Souvenez-vous d'abord de ces grands principes qui, devant Dieu, nous font tous égaux, — mieux que cela, frères. — Vous récitez chaque jour, comme vos serviteurs, ce *Notre Père* qui vous réunit dans la tendresse divine, qui vous rappelle qu'ayant la même origine, vous aurez la même fin. Les inégalités sociales sont voulues de la Providence, mais elle confie en même temps aux privilégiés de ce monde la mission de soutenir et de consoler leurs frères moins heureux. S'ils ont des défauts, n'en avons-nous pas ? Mettez en regard votre vie, heure par heure, avec celle de votre femme de chambre, qui a votre âge, peut-être, qui est, par nature, aussi désireuse que vous de repos, de bien-être, de plaisir et de liberté ; alors qu'elle doit du matin au soir refouler tous les instincts de sa nature et supporter par surcroît vos réprimandes, votre orgueil, votre insolence peut-être, n'est-elle pas excusable de ne pas se montrer parfaite ?

Etre bonne n'est pas si difficile. Mettons-nous à la place de ceux qui nous servent ; comprenons qu'ils ont besoin de bienveillance, d'intérêt, qu'ils ont droit non seulement à notre justice, mais à notre indulgence. Il nous sera facile d'éclairer leur vie, de la rendre presque douce, de leur donner quelques preuves de bonté, de veiller à leur santé, de leur ménager du repos. Quand ils ont mérité des observations, soyons sûrs que nos paroles porteront d'autant plus de fruit qu'elles ne seront pas inspirées par la colère, ni dictées par l'amertume, et qu'ils y trouveront plutôt un sentiment de justice et de devoir qu'un ressentiment personnel.

Si tous les maîtres agissaient ainsi, nous verrions, n'en doutez pas, renaître la race fidèle des domestiques d'autrefois ; les mauvaises natures résisteraient peut-être, mais presque toujours le mal serait vaincu par le bien. Et c'est une grande obligation que celle qui nous incombe vis-à-vis de nos serviteurs. Croyez-moi, il n'est pas trop tôt de vous exercer dès maintenant.

M. MARYAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Le bûcheron ivre, qui promène l'hiver sa cognée dans le bois, peut abattre quelques branches, il n'empêchera pas l'éternelle floraison d'avril. Chaque génération apporte son espoir divin, comme chaque printemps ramène ses fleurs : l'un sort naturellement de l'âme qui s'entr'ouvre, comme les autres du bourgeon qui s'épanouit.
(E.-M. DE VOGUÉ.)

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



XII

A tempête devint furieuse pendant la nuit. Personne ne put dormir à la Feuilleraie. Les murailles, certes, étaient solides et capables de supporter bien d'autres assauts ; mais le vent y pénétrait à travers mille fentes invisibles, faisait craquer les cloisons, les chambranes, les fenê-

tres et battre les portes aux fermetures antiques. Quand le jour revint, chacun se leva, anxieux de constater les dégâts causés par l'ouragan. Le vent soufflait toujours et balayait en tourbillons rapides les ruines qu'il avait amoncelées ; la cour était jonchée d'ardoises, une partie de la grille de bois qui fermait l'entrée gisait sur le sol, et parmi la multitude de branches cassées qui encombraient les allées, deux des vieux tilleuls étaient étendus à terre, dans toute la longueur de leurs troncs deux fois centenaires.

— Les malades se seront ressentis de cette horrible nuit, dit Nelly, embrassant sa tante. Voulez-vous me préparer des provisions, de la fleur d'oranger, du tilleul, du bouillon et un peu de vin ? J'irai voir Mathurin et Annette en sortant de la messe, et il est probable que sœur Hilaire aura sa migraine et que je serai obligée de faire la classe.

— Ton oncle est déjà à la fabrique. Il y a évidemment des dégâts, des ardoises enlevées ou des cheminées abattues. Encore des dépenses ! dit M^{lle} Sylvie en soupirant. Juste au moment où les affaires se relèvent et où nous pensions rentrer dans nos déboursés !

— J'en suis fâchée pour vous, chère tante, mais quand je vois mon oncle si bien portant, et d'autre part si heureux de voir la fabrique en meilleure voie, je pense qu'une perte d'argent est peu de chose.

— Certes, mais nous pensons toujours à toi et à Hubert, enfant. Notre fortune est bien petite pour y trouver deux parts suffisantes.

— Bah ! ne vous inquiétez pas de cela. Hubert

a une situation, et moi j'aurai toujours la ressource de me faire dessinatrice chez le futur propriétaire de la fabrique. D'ailleurs, il est convenu que vous serez centenaires, et vous avez le temps de gagner une fortune.

Et, s'enveloppant de son manteau, Nelly prit son panier et se dirigea gaiement vers l'église.

L'ouragan avait à peine diminué de violence, il fallait livrer une véritable lutte pour cheminer sur la route balayée par un vent furieux. Nelly serrait son manteau autour d'elle, pour donner le moins de prise possible à ce vent qui s'y engouffrait chaque fois qu'un pli échappait à sa main. Le chemin était littéralement semé de brindilles, que les enfants s'empressaient de ramasser pour en faire des fagots minuscules.

Nelly entendit la messe, que l'ouragan accompagnait de ses voix furieuses, tour à tour graves et perçantes. Contre ses prévisions, sœur Hilaire, n'ayant pas la migraine, n'eut pas besoin de ses services, et elle se dirigea après la messe vers la fabrique, où elle savait trouver son oncle.

Les bâtiments, moins exposés que la Feuilleraie, n'avaient pas subi trop de dégâts. En tout cas, la tempête continuant avec presque autant de violence, il ne pouvait être question d'y remédier en ce moment. Nelly rejoignit son oncle dans le cabinet qu'il s'était réservé, le gronda d'être sans feu, et arrangea elle-même le bois dans la cheminée.

Assis devant son bureau, il mettait en ordre différents papiers. L'un d'eux tomba ; Nelly se baissa pour le ramasser, et son oncle, le prenant de ses mains, le désigna à son attention. C'était une grande enveloppe, fermée de cinq cachets de cire, et portant cette suscription en gros caractères :

Ceci est mon testament.

— Tu vois que mes affaires sont en ordre, Nelly, dit-il en souriant. Tu sauras, s'il m'arrive malheur, que c'est ici, avec mes papiers, qu'on trouvera ce testament.

Le visage de la jeune fille s'était assombri.

— Oui, cher oncle, mais ne parlons pas d'un sujet si triste, et dites-moi quels méfaits ce vilain vent a commis cette nuit.

M. de Sommerives gardait l'enveloppe dans sa main.

— Si fait, Nelly, parlons de ceci, dit-il avec douceur. Cela ne fait pas mourir, tu le sais bien, et je serai aise que tu saches que ton vieil oncle a pensé à toi... J'espère bien vivre encore longtemps, nous sommes si heureux tous trois !

Mais j'aurais été plus qu'insouciant, j'aurais été criminel, si, t'ayant élevée et tendrement chérie, je n'avais pas pris soin d'assurer ton avenir... Naturellement, ma sœur pense comme moi; nous avons tout arrangé de manière à simplifier les formalités et à diminuer les frais. Nous avons fait un testament semblable; celui de nous deux qui survivra — et Dieu veuille que ce ne soit pas pour longtemps! — aura l'usufruit de notre fortune; le fonds est partagé entre Hubert et toi : à lui la vieille maison de famille, avec la ferme qui y est jointe, à toi la fabrique et quelques valeurs.

— Merci, oh! vous êtes bon, mais je ne voudrais pas dépouiller votre neveu... Il est votre héritier... Pensez à lui d'abord... et... et ne me parlez plus de ce qui m'est si pénible.

— Il faut que tu saches encore que, quelque droit que nous ayons de disposer de notre fortune en ta faveur, j'ai voulu faire part de nos intentions à Hubert, et le prévenir loyalement que, te considérant comme notre fille adoptive, nous avons fait ta part un peu plus élevée que la sienne... Ce n'est pas trop encore, et il faut que tu vives sans travailler... Il a été très généreux, et nous a approuvés sans restriction... Mon enfant, pourquoi pleurer? C'est fini, n'en parlons plus; mais ne proteste pas, tout cela est irrévocable. Hubert ne désire que la Feuilleraie... Ainsi, tu sauras que ce testament est là, n'est-ce pas?

Pourquoi pleurer ainsi? Nelly fait un violent effort pour refouler ses larmes. Tout ce qui évoque l'idée d'une séparation brise son cœur; puis, cela l'émeut de trouver tant de bonté chez son oncle, tant de désintéressement chez celui qui ne sera jamais rien pour elle... M. de Sommerives ne peut voir ses larmes. Il jette le testament dans un tiroir ouvert, l'attire à lui, l'embrasse, et lui montre un regard si anxieux, si peiné, qu'elle fait un effort sur elle-même et réussit à lui sourire...

L'ouragan continue. De mémoire d'homme, on n'a rien vu de semblable dans ce pays tempéré, ordinairement à l'abri des convulsions de la nature. Le travail se poursuit paisiblement à l'intérieur de la fabrique bien close. M. de Sommerives est d'humeur joyeuse : il expédie ce jour même une commande importante et en surveille l'expédition avec un soin tout spécial. Quand la nuit vient, il se dispose à retourner à la Feuilleraie et donne les derniers ordres aux ouvriers.

— Il n'y a plus d'ouvrage que pour une heure, monsieur, dit le contre-maitre. Aussitôt les caisses clouées, on les portera dans le hangar, et demain, à la première heure, elles seront envoyées au chemin de fer.

C'est plaisir de revoir, à la lumière des lampes, les belles pièces de faïence qu'on couche soi-

gneusement dans le foin. M. de Sommerives s'attarde à les regarder, il reconnaît des dessins composés par Nelly, il constate que la cuisson a été réussie, que le grain de la faïence est fin et serré, les couleurs merveilleusement fondues. Ce service, destiné à un riche banquier, amènera de nouvelles commandes; l'importance de la fabrication peut s'accroître, le nombre des ouvriers sera augmenté, les salaires portés à un chiffre plus élevé... De plus en plus satisfait, M. de Sommerives adresse quelques recommandations, enjoint d'éteindre soigneusement les lampes et de faire une ronde dans les salles où ont eu lieu les emballages, et, sortant de la fabrique, il rencontre Nelly, venue au-devant de lui sous prétexte de prendre son bras pour résister à la tempête.

Le parloir est confortable et joyeux. Un bouquet de chrysanthèmes est placé sur la table en pleine lumière; il y en a de toutes formes et de toutes couleurs, les uns réguliers et symétriques, les autres échevelés et bizarres, révélant bien haut leur origine exotique; les couleurs se sont harmonisées sous la main d'artiste de Nelly : le blanc éclatant, le rosé, le jaune d'or, le soufre et le rouge se mêlent et se font ressortir.

Le repas eût été agréable et paisible sans l'influence nerveuse causée par l'ouragan. Des coups de tonnerre retentissaient maintenant à intervalles rapprochés, des éclairs remplissaient de lueurs subites et aveuglantes le parloir à demi obscur, et Nelly et sa tante suivaient avec une vague angoisse, sur les traits de M. de Sommerives, les impressions toutes physiques, mais pénibles que lui faisait subir l'orage. Il respirait avec peine, essayait fréquemment son front couvert de sueur, et avait à se mouvoir une difficulté inaccoutumée.

Nelly prit un livre et réussit à distraire sa tante. Vers neuf heures, le tonnerre cessa de se faire entendre; le vent mugissait toujours, et les pauvres vieux arbres avaient des craquements sinistres. M. de Sommerives donna le signal du repos. Les domestiques entrèrent pour faire la prière, puis M^{lle} Sylvie alluma les bougeoirs.

— Quelle nuit! dit-elle, serrant son châle autour d'elle. Je pensais tout à l'heure que c'est une saine et sainte habitude de prier pour les voyageurs. Te figures-tu des navires ballottés par une pareille tempête?

Oui, Nelly se l'était figuré plus d'une fois depuis qu'Hubert, désigné sur sa demande pour faire partie d'une mission scientifique dans l'archipel océanien, ne pouvait plus donner que de rares nouvelles.

Elle monta dans sa chambre après avoir fait prendre à son oncle un calmant qu'elle jugeait salutaire, mais elle ne songea pas à se reposer.

S'étant enveloppée d'un capuchon épais qui lui servait pour ses courses du matin et du soir, elle ouvrit la fenêtre pour regarder le spectacle terrible, mais grandiose, qui se déployait devant elle. Sous ses yeux les arbres, groupés en masses noires, ondulaient comme une mer furieuse, couchés, secoués, tordus et parfois brisés par des souffles déchaînés. Au ciel, des nuages sombres et immenses étaient balayés comme des vapeurs par ce vent en furie ; parfois, ils se déchiraient sur un fond blanchâtre, parfois aussi la lune, se dégageant de ses voiles et perçant leurs ténèbres, brillait au loin sur la rivière gonflée et hérissée de petites vagues, et éclairait dans le jardin une scène de désolation : des arbres brisés, des branches jonchant les allées, un petit kiosque à l'ancienne mode dépouillé de sa légère toiture de chaume.

Nelly tenait ses yeux fixés devant elle, comme saisie d'une espèce de fascination. Cependant, voyait-elle bien les arbres secoués et les grands nuages courant dans le ciel ? Le mot inconscient de sa tante avait rappelé à son esprit un problème qui la préoccupait malgré elle depuis quelques jours. Pourquoi Hubert était-il parti ?

Tout d'abord, il semblait aisé de sa nomination à Moscou ; puis, ses lettres avaient trahi un ennui et une tristesse qu'il ne songeait peut-être pas à épancher, mais qui se dégageaient malgré lui des récits intéressants et des descriptions animées qu'il adressait à son oncle. Et tout à coup, il avait annoncé son départ pour l'Océanie : le gouvernement l'avait autorisé à se joindre à une mission scientifique qui, si intéressante qu'elle fût, n'avait aucune relation avec sa carrière, pouvait retarder son avancement, et devait être onéreuse pour ses ressources restreintes.

Nelly s'était tellement accoutumée à l'idée que son cousin aimait M^{me} Herrison, et que celle-ci était disposée à accueillir une demande en mariage, qu'elle ne pouvait s'expliquer la brusque détermination d'Hubert. Avait-il été repoussé ? Quelque chose lui disait que c'était impossible. Alors, fallait-il croire qu'il n'avait pu encore décider son avenir, que le souvenir de l'abandon d'autrefois avait laissé en lui une longue rancune, difficile à dominer ? Allait-il chercher au loin la force d'oublier ou le courage de pardonner ? Et que devait-on souhaiter pour lui ?

Une rafale plus violente rappela Nelly à elle-même. C'était une surprise que ces pensées vagabondes, dont elle se gardait soigneusement d'ordinaire. Elle s'était imposé, comme ligne de conduite, de ne pas s'occuper de l'avenir d'Hubert autrement que pour demander à Dieu de le rendre heureux. Elle chercha donc à s'absorber de nouveau dans l'aspect tourmenté du paysage, et son regard chercha d'instinct le petit clocher

qui apparaissait par intervalles entre les grandes masses des nuages emportés par le vent.

Tout à coup, elle tressaillit. La fabrique était vivement éclairée. Trois ou quatre fenêtres ressortaient dans les ténèbres comme des rectangles de cuivre rouge. A ce moment, dix heures sonnèrent à l'église, et la cloche, dont le son était porté du côté de la Feuilleraie, vibra un instant, malgré la bourrasque, comme un appel plaintif.

— Dix heures ! Est-il possible qu'on travaille encore ? Mais l'emballage était presque achevé, se dit-elle.

Mille suppositions se croisèrent dans son esprit ; elle songea même que des malfaiteurs dévalisaient la fabrique. Cependant, ses yeux ne quittaient pas les fenêtres éclairées. Ce n'était pas la première fois qu'on travaillait le soir, et il lui était arrivé d'épier avec une espèce de sympathie la lumière attardée du vaste bâtiment. Jamais cependant cette lumière n'avait été aussi intense ; comment pouvait-elle provenir des lampes qu'imposaient les règlements ?... Maintenant, la clarté s'avive : elle n'est plus fixe, elle projette des lueurs, des éclats, et au moment même où la sinistre vérité se fait jour dans l'esprit de la jeune fille, un jet de flamme s'élance par les vitres brisées et, se tordant comme un serpent lumineux, vient lécher les murs de la fabrique.

— Mon Dieu !

C'est un cri d'appel, de prière, la forme que prend son angoisse soudaine. La pensée de son oncle s'offre à elle la première. Comment l'avertir sans provoquer une de ces émotions dont on a toujours redouté pour lui l'effet fatal ?

Elle sort sans bruit de sa chambre, traverse légèrement le grand corridor plein d'ombres, monte en courant l'escalier qui mène aux mansardes et éveille les domestiques.

— Vite, vite, allez au village, donnez l'alarme, et laissez-moi prévenir mon oncle avec précaution... Courez tous et que chacun fasse son devoir pour le bien et le salut de tous !...

Elle rentre dans sa chambre, anxieuse, cherchant à retarder de quelques secondes le coup qu'elle va porter. Les deux autres fenêtres ont volé en éclats et laissent passer des panaches de flammes... Le feu gagne ; maintenant, dans l'espace éclairé qu'elle découvre devant les bâtiments, des ombres s'agitent, et voilà que dans le bruit du vent retentit à coups pressés, affolés, la cloche de la fabrique, celle qui conviait les ouvriers au travail, qui leur donnait le signal du repos, et qui maintenant leur annonce leur ruine, anxieuse, aiguë, douloureuse comme une voix humaine.

Nelly, frémissante d'angoisse, ouvre doucement la porte de son oncle. Il a entendu, il s'est soulevé, hagard, ne comprenant pas bien encore.

— C'est toi ? Nelly, qu'y a-t-il ? Il n'est pas jour... Qu'est-ce que cette cloche ?

Elle n'a pas la douleur de devoir répondre. Du petit clocher de l'église, un son lugubre fait écho, sur ce rythme sinistre auquel on ne se méprend pas : c'est le tocsin.

— Mon oncle, soyez fort ! Tout n'est pas perdu... On fera l'impossible !

Devant cette figure toute blanche, qui exprime tant d'angoisse et de tendresse, il trouve la force de dominer ce qui le brise.

— Va, prévient Sylvie ; je suis fort, mon enfant, parce que je crois à la Providence... Que la volonté de Dieu soit faite !... Je serai prêt dans quelques instants.

Pauvre tante Sylvie ! Nelly comprit l'interrogation navrante de son regard lorsque, brusquement éveillée, elle apprit la vérité.

— Mon oncle est plein de courage et a bien supporté ce choc, ma tante, dit-elle, l'embrassant les larmes aux yeux.

Et les traits de la pauvre vieille fille se détendirent. Le monde entier, pour elle, n'était-ce pas son frère ? Si le courage et la santé lui étaient laissés, que ne se sentait-elle pas capable de supporter ?

Ils s'acheminèrent tous vers le village, au moment où un ouvrier accourait vers la Feuilleraie. La pompe de la fabrique était en batterie ; mais que pouvait un engin relativement faible en face d'une maison en feu, alors que l'ouragan avivait l'ardeur de l'incendie et arrachait presque des mains des travailleurs les seaux pleins d'eau, qu'ils se passaient rapidement ? Le contre-maître était là, les traits ravagés, à demi fou. Il aperçut M. de Sommerives et se jeta à genoux en sanglotant.

— Ah ! monsieur, monsieur !... Vous ne me croirez pas, et cependant j'étais allé partout, j'avais cru tout voir ! J'étais responsable ! J'aurais voulu mourir avant de voir cette horrible nuit.

— Chut, Robert ! Parler de mourir quand on a une femme et quatre enfants ! Je sais que vous avez fait de votre mieux... A-t-on pu sauver les livres ?

— Rien, rien, monsieur ! Quand, m'éveillant par hasard, j'ai vu cette horrible clarté, il était trop tard, j'ai failli être étouffé en cherchant à entrer dans la maison.

— Est-ce que tu avais de l'argent dans ton bureau, Aymard ? demanda M^{lle} Sylvie, essayant de retenir son frère.

— Pas beaucoup, des papiers surtout et les livres... Mais pour l'argent et les papiers, il y avait la caisse, elle résistera, je l'espère, à l'incendie... Laisse-moi aller, Sylvie... Ne crains rien, je ne m'exposerai pas, c'est d'ailleurs inutile, tout est perdu...

La pauvre fille s'essuya les yeux et chercha la main de Nelly.

— Comme il est tranquille !... Il a une grande âme, il sait tout supporter... Mon enfant, ne pourrions-nous aider à quelque chose ? Rester là, immobile et impuissante, me tue... Il faut nous joindre à la chaîne, bien près, s'il se peut, pour que je ne le perde pas de vue, que je puisse le rappeler s'il s'expose...

Et malgré le froid glacial, elles se joignirent à la longue chaîne qui, bravant les efforts de la tempête, s'allongeait de la rivière à la fabrique.

Quelques ouvriers courageux, armés de pioches, avaient d'abord essayé de faire la part du feu, en abattant un pan de mur et en isolant ainsi la partie de la fabrique qui n'avait point encore été atteinte par les flammes. Mais c'était inutile ; le vent soufflait de ce côté, les flammèches, les débris ombragés tombaient sur les toits et, avivés par l'ouragan, rendaient tous les efforts impuissants. M. de Sommerives donna lui-même l'ordre de cesser ce travail dangereux, et de diriger le jet des pompes non plus sur ce foyer incandescent qui vaporisait immédiatement la colonne d'eau, mais sur les chaumières voisines, que l'incendie pouvait atteindre.

Deux heures se passèrent ainsi. Tout le village était là. Les hommes, l'air sombre, les bras croisés, retenaient, par respect pour leur maître, les plaintes ou les malédictions qui montaient à leurs lèvres ; les femmes sanglotaient sans pouvoir se contenir, quoique M. de Sommerives les encourageât de son mieux.

— Courage, disait-il, la fabrique sera rebâtie, les constructions, le matériel sont assurés ; dans quelques jours le travail reprendra, et vous y aiderez tous d'ailleurs, les fours seront vite réparés et l'on élèvera des hangars provisoires pour hâter la fabrication...

Enfin, vers une heure du matin, le vent commença à s'apaiser. Le feu avait fait son œuvre, hâtée par l'ouragan, et les flammes qui s'échappaient des toits défoncés avaient maintenant une moindre intensité. Tout à coup, un bruit sourd et cadencé se fit entendre au loin. Une commotion agita la foule.

— Les soldats ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et, comme si tout n'eût pas été fini, on se précipita en désordre au-devant de la compagnie d'infanterie, que précédaient deux pompes de la ville voisine.

Agir, c'était quelque chose après cette torpeur qu'inspire l'inévitable. Toute cette population, électrisée, se disposa à aider les tentatives plus intelligentes et plus efficaces que l'accalmie favorisait d'ailleurs. Des jets puissants inondèrent les murailles, les toitures non encore écroulées mais menaçant ruine furent abattues, et quand les premières lueurs de l'aurore blanchirent le ciel, les soldats s'étaient retirés, laissant des ruines noircies et fumantes.

Les ouvriers se dispersaient lentement, un

peu raffermis par les promesses de M. de Sommerives.

— Mes amis, s'écria-t-il en les retenant d'un geste, arrêtez... Notre bon curé, que vous avez vu parmi vous comme un père et un consolateur, va célébrer la messe pour remercier Dieu de ce qu'aucun foyer n'ait de deuil à déplorer, de ce que ce malheur n'atteigne que moi, car je vous l'affirme, et j'en engage ma parole, vous aurez de l'ouvrage, quel qu'il soit, en attendant la reprise de votre travail. Aucun de vous ne voudra manquer à ce rendez-vous au pied de l'autel...

Et, prenant le bras du curé, qui s'essuyait furtivement les yeux, il se dirigea vers l'église, suivi de la foule pressée et silencieuse...

Bientôt, les cierges allumés piquèrent de points brillants l'obscurité de la nef. Quand le prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, s'avança à l'autel, l'église était remplie comme elle ne l'était point aux jours de fête, car la noble et généreuse sérénité, l'abnégation d'un homme de bien avait courbé irrésistiblement les fronts mêmes qui ne s'inclinaient jamais dans un acte de foi et de reconnaissance.

Pendant cette longue nuit, M^{lle} Sylvie avait supputé avec angoisse les pertes, les difficultés, les soucis de tous genres qu'entraînait cet affreux événement. Maintenant, elle ne songeait plus qu'à une chose : combien son frère bien-aimé était bon, désintéressé, oublieux de lui-même ! Ah ! quelle part dans la vie d'avoir pu se consacrer à aimer et à consoler un tel cœur ! Quelle ivresse de voir ce qu'on chérit atteindre un tel degré de grandeur morale ! Quelle reconnaissance envers Dieu ! Elle inclina la tête, cacha son visage dans ses mains, et se mit à sangloter. Les scènes qui l'avaient tant affligée étaient maintenant bien loin d'elle. Elle ne pensait plus qu'à son cher Aymard, à la joie d'être sa sœur, à l'extase de contempler une beauté morale si parfaite...

La messe s'achève, le prêtre récite les dernières oraisons et lève sa main pour bénir... Pauvre Aymard ! il reste à sa place, appuyé dans le coin de son banc, immobile, endormi, sans doute ; ce n'est pas étonnant après tant de fatigues ! La foule commence à s'écouler. Nelly échange un sourire avec sa tante, puis se penche pour éveiller son oncle... Il fait si sombre qu'elle ne voit pas son visage ; mais elle prend sa main et lui parle :

— Oncle Aymard, la messe est finie... Venez, vous serez mieux chez nous, vous vous reposez mal ici... Mon oncle, il faut vous éveiller...

La main retombe, inerte, et la tête appuyée dans l'angle reste immobile. Une vague terreur agite la jeune fille. Elle oublie tout, et élève la voix :

— Mon oncle, réveillez-vous !... Oh ! mon oncle, êtes-vous malade ? De la lumière, par pitié !

Son cœur bat à grands coups, pendant qu'elle couvre de baisers brûlants ce visage immobile... Une lueur l'éclaire soudain : la main tremblante de M^{lle} Sylvie tient un cierge à la flamme jaune et vacillante, et un cri s'échappe des lèvres de la pauvre vieille fille.

— Mon frère est malade ! Aymard, oh ! mon cher aimé, éveille-toi !...

Mais lorsque Nelly, qui avait appuyé son oreille sur cette bouche entr'ouverte, leva vers sa tante un visage altéré par la douleur, elle savait, elle, qu'il ne s'éveillerait jamais, jamais, jusqu'au jour où la trompette de l'archange redemanderait aux tombeaux leurs morts...

XIII

Ce fut dans le hall, où s'étaient écoulées les plus douces heures de la vie de M. de Sommerives, et dont il identifiait le souvenir avec l'idée même du repos, que l'on plaça le corps inerte ramené à la Feuilleraie sur les épaules de ses ouvriers. Le lierre qui tapissait la muraille servit de tenture à la chapelle funèbre, et Nelly, dépouillant le jardin de sa verdure et la serre de ses fleurs, arrangea une dernière fois pour lui les plantes qu'il aimait.

Les portes restèrent ouvertes. Il avait été toute sa vie accessible aux petits et aux humbles, et Sylvie ne voulut pas ôter aux paysans et aux ouvriers la leçon solennelle et consolante qui se détachait de ce visage calme, presque souriant, qui, endormi dans la prière, à l'ombre de la maison de Dieu, semblait refléter la bénédiction mystérieuse de la dernière heure.

Pauvre Sylvie ! Nelly faisait trêve à sa propre souffrance pour suivre avec angoisse le changement effrayant amené sur ses traits par la douleur à laquelle elle avait à peine osé songer dans tout le cours de sa vie. Elle était calme, sans larmes, mais il y avait quelque chose de si profond et de si étrange dans son regard, que l'on sentait sa vie brisée et son âme bien loin du monde où son frère n'était plus. Elle semblait forte ; elle avait pris elle-même les tristes soins qu'entraîne la mort ; seulement elle n'avait pu ni manger, ni dormir, et son visage avait subi une telle transformation, que Nelly elle-même ne la reconnaissait plus : les traits étaient amincis, comme retirés en dedans, les lèvres appliquées sur les dents, le nez bleui, les yeux fixes, semblant regarder au-delà d'un mystérieux horizon quelque chose d'irrésistible.

Elle se tenait près de son frère, le regardant sans cesse, parfois remuant les lèvres comme si elle lui parlait, parfois souriant vaguement, posant doucement sa main sur le front légèrement jauni, caressant les mains jointes ou lissant les cheveux gris avec un mouvement de

tendresse infinie. Elle ne parlait guère à ceux qui venaient. Quand ils pleuraient au pied du lit, — et beaucoup de larmes furent versées ce jour-là sur les dalles du parloir, — une expression attendrie passait sur son visage.

Vers le soir, elle quitta un instant la chambre funèbre, et Nelly tressaillit en la voyant revenir habillée pour sortir.

— Ma tante, où allez-vous? Attendez-moi, il faut que je vous accompagne!

— Non, l'une de nous au moins doit rester près de lui... Nelly, je vais à l'église... Je n'ose demander à Dieu de me prendre, mais peut-être le demandera-t-il, lui... Il sait bien que je ne puis vivre alors qu'il est parti, et que le vœu de toute ma vie a été de sortir de ce monde avec lui, de même que nous y sommes entrés le même jour... Alors, vois-tu, je dois être prête, pour le cas où il m'appellerait cette nuit...

Sa voix même était si affreusement changée que Nelly sentit son cœur plein d'effroi à la pensée que l'appel d'outre-tombe que la pauvre fille attendait pourrait lui ravir, à elle, sa dernière affection...

Elle n'osa pas lui désobéir en quittant la chère dépouille confiée à sa garde, mais elle demanda au vieux Jacques de l'accompagner.

Quand M^{lle} Sylvie revint, elle essaya vainement de lui faire prendre un peu de nourriture et de repos. Elle commença sa veille funèbre, immobile, absorbée. Un groupe nombreux de domestiques, d'ouvriers, avaient réclamé l'honneur de partager cette veille; de temps à autre, un des hommes récitait le *De profundis*, puis le silence se faisait, lourd et solennel.

Vers minuit, Nelly s'aperçut que sa tante était sans connaissance. On la porta sur son lit et le médecin fut appelé en hâte. Mais il y avait loin jusqu'à la ville voisine, et les sœurs, qui elles aussi avaient voulu prier cette nuit-là près de la dépouille de celui qui avait été leur bienfaiteur, avertirent Nelly qu'il fallait chercher le curé.

La pauvre fille n'avait plus de larmes. Était-il possible que cette vie, hier encore si robuste, s'éteignît ainsi subitement? Oh! comme elle était seule! comme, en ce moment cruel, sa pensée se reportait involontairement, avec une angoisse indicible, vers celui dont la présence eût été pour elle un appui et un ineffable soulagement!

M^{lle} Sylvie sortit de son accablement quand la clochette argentine de l'enfant de chœur retentit à travers les longs couloirs sonores. Sa respiration était faible, ses membres comme frappés de paralysie.

— Je savais bien qu'il ne me laisserait pas sans lui ici-bas, murmura-t-elle avec un pâle sourire.

Elle était profondément calme lorsque, le via-

tique céleste ayant été déposé sur ses lèvres, elle ferma les yeux dans une silencieuse action de grâces.

La sœur, qui tenait sa main, fit signe à Nelly que son pouls baissait. Le jour commençait à poindre, la respiration était à la fois plus faible et plus fréquente, lorsque la mourante ouvrit les yeux.

— Je te bénis, dit-elle d'une voix à peine perceptible. Pardonne-moi de m'en aller...

La sœur achevait les prières des agonisants, lorsque le docteur entra. Il tressaillit de surprise à la vue de celle qu'il avait rencontrée, peu de jours auparavant, dans toute la force de sa verte vieillesse. Il prit sa main, se pencha, toucha son cœur...

— Pauvre enfant! murmura-t-il, se tournant avec compassion vers Nelly, dont les yeux pleins de terreur l'interrogeaient.

Et la jeune fille, se jetant près du lit, éclata en sanglots convulsifs.

— Les Anglais ont un mot qui pourrait s'appliquer à cette pauvre femme, murmura le docteur, après avoir longuement regardé le visage qui revêtait maintenant une suprême expression de repos: morte d'un cœur brisé...

Le surlendemain, deux cercueils entraient dans l'église où, soixante-cinq ans auparavant, on avait porté au baptême deux nouveaux-nés se ressemblant comme les deux boutons d'une même fleur. Jadis, le même berceau les avait reçus; on les coucha dans la même tombe par un beau jour d'hiver. Le soleil brillait dans le ciel bleu, l'air était calme, un long cortège se déployait sur la route, trop nombreux pour les dimensions de la petite église. Des pleurs se mêlaient aux chants sacrés, et tous les regards se tournaient avec une anxieuse commisération vers la jeune fille qui, blanche comme du marbre sous ses voiles noirs, s'appuyait contre le banc de chêne, là même où son meilleur ami s'était endormi du grand sommeil.

Elle suivit jusqu'au bout les cercueils que ses mains avaient couverts de fleurs, puis demeura un instant agenouillée près du caveau que recouvrait déjà une pierre inexorable.

Il y avait là des amis de M. de Sommerives, venus de la ville ou des châteaux voisins, et, saisis de compassion pour cette douleur muette, ils se concertèrent un instant.

— Vous ne sauriez rester seule, Nelly, dit M^{me} de Rouvier, s'avancant vers elle. Venez avec nous, au moins pendant quelques jours, nous vous entourerons de soins et d'affection.

Nelly leva son pâle visage, et, presque incapable de parler, fit un faible geste de refus.

— Je ne peux pas maintenant... J'ai besoin d'être seule... Merci...

— C'est impossible, ce serait inhumain de la laisser, dit la vieille dame, anxieuse.

La supérieure des sœurs s'avança.

— Je vais rentrer avec elle à la Feuilleraie, mesdames, dit-elle avec un mélange de douleur et de fermeté; certes, il ne faut pas la laisser seule, et quand elle aura trouvé un peu de repos, je lui dirai qu'elle peut compter sur vous...

Les vieux amis embrassèrent la jeune fille presque inerte. Après tout, elle n'avait guère d'intimités, et peut-être ceux qui lui avaient fait des offres de service très sincères n'étaient-ils pas fâchés que la supérieure prît pour elle la tâche difficile de consoler cette douleur.

Sœur Jeanne fit avancer la voiture, y monta avec Nelly et tint sa main dans les siennes pendant le trajet, sentant que c'était l'heure du silence, et que ce pauvre cœur déchiré n'eût pas même entendu les paroles de consolation.

Nelly frissonna en traversant le parloir encore jonché de fleurs et de feuillage, et de cierges à demi consumés. La sœur fit signe à Jacques de rendre au plus vite à ce lieu son aspect ordinaire, et elle emmena la jeune fille dans sa chambre.

Tous les domestiques avaient suivi le convoi, tout était négligé, abandonné, il n'y avait pas de feu dans la grande cheminée béante; c'était vraiment une maison désolée.

Nelly s'était laissée tomber dans un fauteuil, lasse au point de ne plus sentir que vaguement sa souffrance. Sœur Jeanne lui ôta son chapeau, plaça un coussin sous sa tête, un châle sur ses pieds, puis s'occupa de faire du feu. Bientôt les fagots pétillèrent et de belles flammes d'or s'élancèrent dans l'âtre sombre, répandant dans la chambre, avec la chaleur, une sorte de vie et un confort soudain, dont le bien-être se refléta sur les traits altérés de la jeune fille. Sœur Jeanne sortit alors, se rendit à la cuisine où les servantes, sanglotant encore, ne semblaient plus se souvenir que la vie matérielle garde ses droits au milieu des plus violentes secousses.

— Il faut tout de suite faire manger M^{lle} Nelly, dit-elle. C'est à vous à la soigner, mes bonnes filles, comme l'eût fait la chère M^{lle} Sylvie.

— Ah! ma sœur, s'écria Annette avec une

explosion de douleur, je sais bien qu'il faut manger et dormir, et faire notre service comme si la mort n'était pas entrée ici, comme si nos maîtres ne dormaient pas dans le cimetière. Mais quel courage puis-je avoir, quand je pense que je survis à ceux qui étaient plus jeunes que moi! Et que deviendrons-nous? Si c'était encore à mademoiselle à hériter! Savez-vous, ma sœur, si c'est à elle que monsieur a laissé le château?

— Je n'en sais rien, ma bonne fille... Francoise, allumez vite le feu, il faut un bouillon pour mademoiselle.

— Oui, oui, reprit Annette, essuyant ses larmes pour chercher du menu bois; mais voyez-vous, ma sœur, à mon âge on aime à se dire qu'on mourra là où l'on a vécu, et si c'est mademoiselle qui est maîtresse ici, je sais bien que j'y finirai ma vie... Oui, oui, je me hâte... dans cinq minutes on lui portera un bouillon...

Sœur Jeanne remonta. Le feu était brillant, et Nelly, les yeux fermés, le visage moins pâle, n'avait plus cette expression tourmentée qui faisait mal à voir.

La sœur s'assit près d'elle, prenant sa main, la baisant au front comme un petit enfant, lui murmurant des paroles de tendresse et de pitié d'abord, puis ramenant doucement ce pauvre cœur brisé vers la source unique de la consolation. Oh! oui, c'était bon d'entendre cette voix douce, prononcer les grands mots qui brillent comme des phares au milieu de nos orages, comme des étoiles au milieu de nos ténèbres! C'était bon de se souvenir que la vie est courte, quand cette vie lui apparaissait désolée; c'était bon de penser au monde radieux qui n'est séparé du nôtre que par le sombre, mais rapide passage de la mort; c'était infiniment doux de se dire que du ciel à la terre il y a une communion intime, un commerce incessant d'amour, et que nous y goûterons un jour tous les ravissements d'un revoir sans nuages, d'une réunion sans terme...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX PENTES

*Tant que nous gravissons la pente de la vie,
Nos yeux sont occupés et notre âme est ravie*

Par les fleurs du chemin.

*Qu'importe où finira le sentier qui commence?
L'aube rit, et l'amour vers ce beau ciel immense
Nous conduit par la main.*

*Mais à peine en chantant arrivons-nous au faite,
Déjà l'ombre du soir s'étend sur notre tête,
Le vide sous nos pas;*

*Où l'espoir nous guidait égarés par le doute,
Il nous faut au hasard descendre l'âpre route
Qui s'achève au trépas.*

*Et cependant c'est l'heure où l'horizon recule!
Quand les derniers regards du mourant crépus-
Semblent nous dire adieu, [cule
Au fond de ce ciel noir, mais tout fleuri d'étoiles,
Le mystère infini soulève enfin ses voiles,
Et l'homme aperçoit Dieu.*

Un petit Bleu

(SUITE)



C'EST à cette époque que nous fîmes la connaissance de Marthe. Ses parents venaient d'arriver; ils avaient fait une visite à maman et j'avais été très favorablement impressionnée par les plumes bleues qui ornaient le chapeau de M^{me} Duchatel. Je la trouvai tout à fait

agréable et distinguée quand elle me dit :

— J'ai une petite fille un peu plus jeune que vous et j'espère qu'elle deviendra votre amie; elle se nomme Marthe; et vous ?

— Moi je m'appelle Lucienne, et mon frère Lucien.

— Eh ! bien, Lucienne, Marthe m'accompagnera à la prochaine viste.

Ce fut convenu ainsi, mais nous devançâmes sans le vouloir les présentations officielles.

Le général n'était pas marié, il avait de beaux jardins entre les immenses colonnades de ses cours mauresques, et nous allions quelquefois, sur ses pressantes instances, nous y amuser; pas souvent, Joséphine n'aimant pas la solitude de ces retraites ombreuses où elle n'avait personne avec qui causer; mais, depuis l'accident survenu à mon frère, elle n'osait plus guère nous emmener sur la route de Sétif, et le jardin du *Palais* jouissait d'un peu plus de faveur. Pour nous, c'était un séjour enchanté, moins à cause des orangers en fleurs qu'à cause de l'autruche, qui usait son bec et ses ailes contre la grille de sa cabane, occupant tout le fond d'une des façades. Nous lui faisions manger un peu de pain et beaucoup de sable, nous l'excitons à courir et nous tâchions de la mettre en colère pour la voir envoyer ses terribles coups d'aile contre la grille qui la retenait prisonnière.

Le surlendemain de la visite de M^{me} Duchatel, nous conversions familièrement avec la prisonnière aillée, lorsqu'une petite fille que nous ne connaissions pas, entra dans le jardin avec sa bonne. Joséphine, immédiatement, donna une retouche élégante à sa cravate et à son tablier, et entra en conversation avec la bonne inconnue. La petite fille conduite par elle vint droit à la cage de l'autruche et se mit à la contempler en silence. Pour montrer notre profonde connaissance des mœurs de la bête, je lui fis exécuter

ses plus remarquables passes. Elle avala successivement une pierre noire, un bouton blanc, une branche de mimosa, du pain bis, courut à tire d'aile le long de la grille et rua comme un cheval de fiacre contre un fil de fer qu'elle avait accroché en chemin. C'était du plus haut intérêt; Lucien riait, la petite fille aussi, et elle apportait des pierres qu'elle déposait à côté de nous pour fournir à l'alimentation de l'autruche, mais pas un mot encore n'était venu rompre notre silence mutuel. J'étais au supplice de ce mutisme contraire à mon tempérament, et puis je comprenais que c'était à moi, comme aînée, à prendre l'initiative; vraiment je ne trouvais absolument rien à dire. Après de longues recherches mentales, je me tournai vers mon frère et je lui demandai :

— Veux-tu goûter ?

Question oiseuse, car je savais qu'il était toujours prêt à goûter.

Il me répondit oui, avec empressement, et laissant l'autruche digérer les épines du mimosa et la nacre des boutons, nous nous dirigeâmes vers un banc où était notre panier à provisions.

La petite fille aussitôt courut à sa bonne; celle-ci avait en grande confiance à la nôtre qu'elle épousait le vaguemestre du 36^e, et serait heureuse de l'avoir pour demoiselle d'honneur; la petite se fit donner une orange et du pain qu'elle déposa d'un air un peu embarrassé sur notre banc.

— Mademoiselle... lui dis-je, trouvant enfin ce qu'il était convenable d'exprimer.

Mais elle, sans me laisser le temps :

— Veux-tu que nous jouions à la dinette ?

— Oh oui, articula péniblement Lucien qui avait déjà la bouche pleine, tu me donneras de ton orange et je te donnerai mon pain.

— Il y a du flan dans la soupière du ménage, ajoutai-je pour rassurer la petite fille sur notre menu.

— Comment vous appelez-vous ?

— Lucien et ma sœur Lucienne. Et toi ?

— Marthe Duchatel.

— C'est ta maman qui a un si beau chapeau ?

— Oui, répondit Marthe, l'œil brillant de joie en entendant cet éloge fait à la capote maternelle.

— Alors nous pouvons être amis tout à fait, nos parents le permettent, j'ai entendu ta mère qui disait que nous étions très bien élevés.

— Embrassons-nous, puisque nous sommes amis.

— Et goûtons, ajouta Lucien, ne perdant pas de vue le flan et l'orange.

Et depuis nous fûmes inséparables.

Lucien grandissait malgré tous les efforts de maman, qui continuait à l'habiller en fille et à lui friser les cheveux, espérant retarder par ces soins la venue de l'âge ingrat. Le petit frère réclamait ses droits à sa manière : tous les dimanches il y avait une manifestation hostile contre une certaine robe de popeline grise à crevés, et maman répondait invariablement :

— Tu es trop petit pour porter une culotte, tu aurais l'air d'un chien savant.

Papa soutenait les droits de l'homme et disait qu'il y avait aussi des chiens savants en jupon. Joséphine soutenait maman, parce qu'elle ne voyait pas sans ennui approcher le jour où il faudrait remanier la garde-robe de l'enfant. Ce fut M. le curé qui mit fin à cette lutte intestine.

Une grande fête se préparait à l'église pour les petits Chinois; maman fit entendre à notre pasteur, qui lui demandait sa fille pour quêter, qu'elle voudrait bien voir Lucien en enfant de chœur. Justement Lucien portait ce jour-là cette fameuse popeline qui craquait dans le dos et aux entournures. M. le curé déclara que si mon frère se présentait à la maîtrise en fille, il y aurait un succès de rire auquel on ne pouvait l'exposer.

Maman poussa les hauts cris, trouva cet arrêt barbare, mais vaincue par la douce résistance de notre curé et les yeux suppliants de Lucien, voyant d'ailleurs que la popeline à bout de force cédait à toutes les coutures, promit une blouse et un pantalon de couil arrété au genou. A ce prix Lucien serait en enfant de chœur le jour de la fête. Il pensa suffoquer de joie de ce double triomphe; mais Marthe en fut, je crois, plus heureuse que lui. Elle répétait : « Tu feras partie du clergé en rouge, tu auras une calotte dans les cheveux. Oh ! Lucien, que je suis contente ! »

Ma toilette fut une grosse affaire. Maman courut tous les magasins de la ville; un barège à fleurettes bleues, qu'on découvrit chez le juif Meyer, parut convenir admirablement; une capote dont le bavolet couvrait mes épaules, un pantalon un peu long avec un vaste volant, des bottines lacées sans talons... vous voyez d'ici le personnage; j'ai sauvé des griffes de mon iconoclaste de frère un Berquin où ce type fleurit à toutes les pages. Je conviens que ma toilette était un peu arriérée, mais en Afrique à cette époque... d'ailleurs je me trouvais fort bien, et c'est remplie de confiance que je me mis sous la garde de Walter, suisse et tailleur, qui devait faciliter ma marche triomphale au milieu des chaises de la cathédrale.

Ce fut une soirée de grandes émotions pour la famille; pendant que maman m'habillait et

contenait avec des épingles les envolements excessifs du barège de Meyer, papa donnait une répétition à Lucien, lui apprenant à offrir l'encens, car c'était lui qu'on avait chargé de ce soin.

Le bonheur de mon frère fut sans mélange, le mien eut une crise. Lui, dans le chœur, soutenu par ses frères de la soutane rouge, recueilli sous le regard ravi de sa mère, il officia avec une dignité et une modestie qui tiraient des larmes des yeux de Joséphine. Quant à moi, lancée à travers le monde, représentée par deux cents chaises enchevêtrées qui compliquaient sans cesse ma course déjà difficile, je ne pouvais guère compter sur Walter pour me venir efficacement en aide. Ah ! si j'avais eu seulement notre brave sapeur, quelle différence ! Mais le sapeur était au théâtre ce soir-là comme figurant, et chantait sur la scène, vêtu en Ecosais : *Les montagnards, les montagnards, les montagnards sont réunis*; et Walter plus occupé de sa hallebarde que de moi, me laissait à mon inspiration. Avec cela, la charité du public paraissait inépuisable, les sous pleuvaient, la bourse était lourde, si bien qu'au moment de l'élévation, dans le grand silence qui suit le coup de hallebarde, on entendit une dissonance, un roulement, je ne sais quoi d'affreux : c'étaient les sous des petits Chinois qui s'échappaient en tumulte de ma bourse chavirée, et je les voyais courir joyeusement ici et là, disparaître sous les pieds des fidèles, ou tourner en rond comme pour se moquer de moi. C'était comme un affreux cauchemar. Walter, sanglé dans sa grande tenue, ne pouvait se baisser pour me venir en aide; il assénait de formidables coups sur les pavés de l'église, criant d'une voix de Stentor : Pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance; et au lieu de le suivre je restais inerte devant l'écroulement de la fortune des petits Chinois. De bonnes âmes vinrent à mon secours; on mit tous les fugitifs en prison dans mon mouchoir, et j'achevai ma quête sans autre incident, celui-là suffisait bien à me faire connaître la vanité des vanités humaines.

Comme les années viennent vite ! voilà que nos parents cherchaient un professeur pour nous inculquer les premiers principes de notre langue, et en général tout ce qui s'apprend de sept à onze ans. L'homme éminent en science qu'on cherchait ne se trouvait pas facilement; on parlait déjà de le remplacer par une femme, ce qui d'ailleurs changeait la difficulté sans compensation, lorsqu'on indiqua à ma mère un professeur de Paris !!! échoué à Constantine à cause de ses opinions politiques d'un rouge vif, qui lui avaient fermé toutes les portes de l'Académie. Le pauvre diable mourait de faim, et ce serait une œuvre charitable et une bonne affaire que de s'adresser à lui.

Il se nommait Burkner; maman qui était fort bonne se dit qu'il fallait essayer, et rendez-vous fut pris pour la première leçon.

Oh! cette première leçon, quel événement. Nous savions lire et j'écrivais passablement; Lucien faisait d'informes bâtons, et à la pensée de subir un examen de cet homme qui arrivait de Paris avec tous les secrets de la science dans sa tête... nous étions, je le répète, profondément émus; quand Marthe venait chez nous, nous abandonnions nos jeux habituels pour nous entretenir de Burkner; cette effervescence nous conduisit au jour de la première entrevue.

Il avait les cheveux longs, plats et relevés sur les oreilles, un chapeau mou et des ongles jaunes. Il prisait continuellement et exhibait alors un mouchoir à carreaux, le seul linge apparent sur lui.

D'un geste superbe il jeta son chapeau sur la table, prit une chaise pour s'en faire un appui, passa ses doigts dans sa chevelure, la rejeta en arrière, et commença son discours d'entrée; quelques fragments me sont restés dans l'esprit: « On ne doit pas ravalier la science au niveau des esprits faibles, mais élever les intelligences jusqu'aux sommets de la science; pour ce, au lieu de commencer par les études faciles, on doit aborder d'emblée ce qu'il y a de plus hardi et de plus compliqué, pour redescendre graduellement jusqu'au b-a-ba de l'enseignement. Une habitude funeste, je dirai même idiote (et sa voix se creusait en prononçant ces mots), consiste à ne donner à l'esprit que ce qu'il peut saisir. Nous avons d'autres principes. Arrière (un coup de poing qui renversa l'encrier) ces préjugés d'un autre siècle, d'une époque d'obscurité et d'esclavage. L'homme doit se préparer, dès l'heure de sa naissance, à être ce qu'il sera un jour. Il est né libre, qu'il se prépare à la liberté. Je suis de ceux qui ont compris cette grande pensée et qui repoussent de toute la force de l'intelligence l'exploitation de l'homme par l'homme... »

Ici l'orateur épuisé reprit une respiration pour fournir une nouvelle période; maman qui était assise devant la fenêtre avec l'intention de travailler pendant la leçon, avait laissé tomber son ouvrage et regardait avec un air profondément découragé l'orateur. Elle profita de cet instant de silence pour lui dire :

— Monsieur, j'ai dit aux enfants de préparer leurs devoirs pour que vous voyiez où ils en sont. Lucienne, montre ton cahier à Monsieur.

J'avancai timidement mes feuilles écrites. Burkner d'un geste digne les repoussa, et fournissant une nouvelle carrière, s'écria avec indignation : « Que m'importe! ma méthode n'est pas esclave de tel ou tel début; ce que ces enfants ont appris ne leur sert de rien, je commence à nouveau. »

Ceci nous contrariait vivement, nous avions eu grand-peine à apprendre ce que nous savions, et l'idée qu'il fallait recommencer n'était pas faite pour nous séduire; mais l'intérêt réel du discours n'était pas là, il résidait pour nous dans les mouvements saccadés d'une certaine mère qui s'était détachée peu à peu du reste de la chevelure et s'agitait sans trêve; tantôt elle se redressait furieuse, tantôt elle retombait sur l'œil gauche et en voilait le sombre éclat; alors un geste superbe la rejetait au milieu de ses semblables, mais ce n'était que pour un temps bien court. Faute de comprendre l'éloquence vague du galimatias de Burkner, nous suivions donc avec intérêt les évolutions de sa mère, qui, à sa manière, souffrait aussi pour son affranchissement.

L'exposé de la méthode très particulière de notre professeur dura une heure; quand ce fut fini, maman lui paya son cachet, il murmura des mots intelligibles où on distingua seulement qu'il était question « de ce vil métal qui avait la prétention de payer les trésors de science et de philosophie livrés en échange »; il prit son chapeau, l'enfonça jusqu'aux yeux et sortit d'un pas lent qui ressemblait à une protestation; il marchait comme il parlait.

Burkner ne revint plus chez nous, on s'en doute. Lucien fut envoyé à la maîtrise, où il perfectionna ses bâtons sous le regard vigilant du père Rosier; moi je restai à la maison et j'abordai, sous la direction maternelle, le récit merveilleux de la mythologie scandinave. Simultanément j'appris l'histoire de France, mais je me brouillai vite avec les dates et, comme mon histoire était illustrée, je me vengeai en mettant des pipes aux lèvres royales de la seconde race.

L'année suivante nous sépara de la famille. Oh! qu'ils furent tristes les adieux à la maison paternelle, et plus tristes encore les premiers jours d'exil, moi dans un couvent, Lucien dans une pension qui le préparait au collège. Il n'y eut plus qu'un jour d'épanouissement chaque semaine : c'était le dimanche, d'une heure à deux. Le petit frère arrivait au tour, sonnait le carillon fêlé et disait en rougissant à la sœur, qui accourait à cet appel :

— Est-ce que je peux voir Lucienne?

On lui ouvrait la porte du parloir tout bourdonnant où les pensionnaires racontaient les prouesses de la semaine et vidaient les sacs de caramels collants; il se mettait dans un coin obscur, et là, les yeux humides de tristesse et de joie, il attendait celle qui allait lui parler de la maison. J'entrais comme un ouragan, je l'étreignais passionnément, il chancelait en murmurant une tendre plainte et nous causions. Pauvre petit! il n'avait plus sa robe de popeline, et maintenant portait une redingote qui le rendait absolument ridicule. Maman aurait trop souffert

si elle l'avait vu ainsi en petit vieux ! Cette peine lui fut épargnée puisqu'elle était retournée là-bas, et moi je le trouvais beau sous tous les costumes.

J'avais fait ma première communion, ce fut bientôt son tour.

Oh ! quand j'y pense, mon cœur se serre, car ce fut une triste fête pour nous. C'était à la Madeleine, au printemps ; je vois encore les fleurs du marché qui se tenait au bas du péristyle et répandaient la gaieté de leurs nuances et de leurs parfums ; la foule élégante, les mamans parées et émues. Je me faufilai jusqu'à l'entrée du temple et j'attendis la procession des élus de ce jour. Parmi eux était Lucien, pâle d'émotion ; ses grands yeux doux me cherchaient, ils s'attachèrent à moi et ne me quittèrent plus, jusqu'à ce qu'en passant il pût saisir ma main et la presser dans une étreinte où il mit tout son cœur.

Ce fut tout jusqu'après la cérémonie, alors nous nous embrassâmes toujours silencieux, car nos cœurs étaient trop remplis pour nous permettre de parler. Ni père, ni mère dans ce grand jour ; une petite sœur vêtue de son uniforme noir comme d'une robe de deuil, une étreinte, un baiser, ce fut toute la fête extérieure. O famille, ô maison paternelle, ô pardon demandé à genoux, larmes émues de la mère, où étiez-vous ? là-bas, bien loin, au pays du soleil, au pays natal d'où le chef de famille, mourant, envoyait une bénédiction qu'il croyait être la dernière.

Il guérit pourtant, notre père bien-aimé, après de longues souffrances ; et la joie, en rentrant dans nos cœurs, nous fit trouver l'exil moins dur. Enfin, il nous fut annoncé que nos vacances nous ramèneraient en Algérie. Il y avait trois ans que nous en étions partis.

Ce fut Marthe qui nous embrassa la première au retour. Pauvre chère Marthe, cœur fidèle que l'oubli n'avait pas effleuré, à notre grande honte, car, il faut l'avouer, Lucien et moi, tout en lui conservant notre affectueux souvenir, nous l'avions un peu reléguée au second plan, depuis une aussi longue séparation.

Elle, pendant ces trois ans, était venue fidèlement chaque semaine chez nous et, tandis que les deux mères causaient de leurs enfants, la petite se glissait dans la chambre où nous jouions ensemble au bienheureux temps de notre réunion ; elle ouvrait l'armoire aux joujoux, passait une minutieuse inspection, essuyait la poussière qui menaçait de ternir l'éclat des joues de carton de nos poupées, et ne rejoignait sa mère qu'après y avoir été conviée par plusieurs appels. Maman la prenait alors dans ses bras, l'embrassait passionnément, l'appelait sa petite fille, parce qu'elle avait vu sur le doux visage de l'enfant la trace de larmes mal essuyées.

Tous ces détails, recueillis par notre mère et la fidèle Joséphine, eurent pour effet de rendre notre intimité avec Marthe encore plus vive ; nous ne nous quittions plus, et on le savait si bien qu'on nous invitait partout ensemble. C'est ainsi que des amis communs nous convièrent à aller passer quinze jours à la campagne, à seize kilomètres de la ville ; ils avaient là, à Hamaouia, une immense exploitation agricole ; et, pour des petits citadins comme nous, cette invitation nous rendit fous de joie.

Qui dit campagne, en France, évoque l'image d'une demeure simple ou luxueuse au milieu des bois ou des prés ; il y a de l'eau, de la fraîcheur, des jardins ; on cueille des fleurs, on marche sur l'herbe ou sur du sable soigneusement passé au crible ; on s'égare sous des bosquets touffus, et la verte nature repose les yeux et l'esprit.

Près de Constantine, il y a trente ans, une campagne était une maison solidement construite, entourée de murs qui formaient bastions ; elle était assise généralement sur une hauteur dominant de tous côtés vingt lieues de pays. Enfin, représentez-vous une petite forteresse, avec peu de fenêtres, encore moins de portes et, dans la cour bastionnée, d'immenses étables où les troupeaux pussent au besoin trouver abri.

Pas un arbre, pas un ruisseau, l'eau venant de puits creusés dans la cour, l'immensité grise et pierreuse de la plaine et, au fond, les silhouettes déchirées des montagnes bleues se découpant sur un ciel orange.

Pas de routes non plus ; le jour, on suivait la trace laissée par le passage des tribus émigrantes ; la nuit, on se guidait sur les étoiles.

Hamaouia ressemblait à ce type, avec quelques différences pourtant.

Un *oued* quelconque passait plus bas, à deux kilomètres de la maison et, dans une immense enceinte, on avait créé un jardin. Sous l'action de l'eau et de la chaleur, s'étaient développées, en trois ans, une flore et une faune merveilleuses où croissaient, avec une sève tropicale, les plantes les plus diverses : fleurs de l'Inde et pêches de Montreuil, mangues, hybiscus, cèdres, rosiers gigantesques aux parfums enivrants, aux couleurs éclatantes. Tout cela si touffu, si vivace, si ardent qu'au sortir de la plaine feutrée d'herbes calcinées, c'était comme l'entrée d'un paradis.

Avant même de partir pour notre expédition, il y eut de grands plaisirs dans les préparatifs de notre équipement de cavaliers, car notre vie là-bas allait forcément se passer à cheval, seul moyen de locomotion possible pour visiter les environs sauvages ou les plaines rocailleuses ; Lucien eut des sous-pieds et une cravache. Lucienne voulut une robe longue et un chapeau rond, ce qui alors représentait la plus grande

élégance sportive! La robe longue, passe encore; on utiliserait une jupe grise de ma mère, en faisant quelques pinces à la taille; mais le chapeau!

— Mon enfant, y penses-tu, tu auras l'air de faire partie d'un cirque!

— Oh! non, avec un grand voile vert.

— Un grand voile vert! Mon enfant, je t'assure que tu vas être masquée.

Je tins bon, et on me permit de chercher le chapeau de mes rêves, persuadé que je ne le trouverais pas.

Nous en découvrîmes douze, en tout semblables. C'étaient des pailles grises, en forme de batelières, qu'on vendait aux femmes kabyles pour les abriter quand elles travaillaient la terre. Un coup de poing par-ci, un coup de ciseaux par-là, de la gaze verte à flots et nous eûmes, Marthe et moi, des coiffures Diana Vernon qui justifiaient pleinement les appréhensions maternelles. Mais à quinze ans, on n'y regarde pas de si près, et je me trouvai certes aussi bien dans cet équipage que la femme du colonel d'artillerie, dont les panaches faisaient loi à cette époque.

Nous partîmes en voiture. — Sans route? — Sans route! Est-ce qu'il y avait des routes au cœur du pays, excepté sur les papiers administratifs? Est-ce que des Françaises qui ont envie de s'amuser ont besoin de route!

On attela deux petits chevaux rageurs à une victoria; on mit sur le siège un nègre qui ne savait pas le français, on lui cria : *Le Kroub*, nom du village d'où dépendait la propriété, et *Hamaouia*, but du voyage; le noir cocher fit signe qu'il comprenait et il fouetta ses bêtes, qui immédiatement firent demi-tour et firent entrer dans la voiture. Alors ce furent des cris nègres, des cris arabes, des cris chrétiens; on remit les chevaux dans le sens du voyage, ils ruèrent, se cabrèrent et partirent à fond de train.

M^{me} Duchatel, qui s'était chargée de nous, poussait des gémissements, et notre mère, qui assistait au départ de la fenêtre, levait les bras au ciel, tandis que Marthe, Lucien et Lucienne, surpris par tant de mouvements en sens contraires, se cramponnaient à leur siège et n'arrivaient pas à s'y maintenir.

Cela dura pendant seize kilomètres; quand les chevaux lassés de fantasia faisaient mine de prendre une allure plus accommodante, le nègre debout, son burnous flottant autour de son noir et luisant personnage, fouettait à outrance, poussait des cris sauvages, et les chevaux affolés reprenaient le mors aux dents.

Cependant, nous nous étions habitués peu à peu à ces bonds sur les mottes de terre, à ces chutes dans les ornières, aux descentes vertigineuses, et nous aperçûmes enfin le Kroub. Ah! ces pauvres villages européens avec leur église

déserte, leurs maisons abandonnées pour la plupart, leur misère de fièvre et de soif! Il fallut déjeuner à l'ombre de notre voiture la seule à notre portée avec les provisions de route, et notre joie était telle en nous enfonçant dans l'intérieur du pays, que nous croyions de bonne foi être les premiers à explorer, que ce repas peu confortable nous laissa le meilleur souvenir. A cet âge tout est couleur de rose, il n'y a ni aridité dans le désert, ni privations pénibles; il y a l'espérance, la jeunesse qui colorent d'une lumière éblouissante toutes choses pour produire un mirage enchanteur.

La maison d'Hamaouia répondait extérieurement à la description qu'on nous en avait faite : métairie et forteresse; au dedans, la propreté flamande et le luxe oriental y faisaient bon ménage pour former un ensemble bizarre et saisissant par plus d'un côté; la laiterie reluisait comme un miroir; les femmes blondes du Nord, avec leurs cheveux tirés dans les coiffes à trois pièces, leurs casaques à tailles courtes, couvraient les kabyles, noires et sauvages, tatouées et à peine vêtues. Même variété dans l'ameublement où l'oreiller de cuir des Touaregs reposait sur un fauteuil anglais à bascules compliquées; de grandes nattes, dans les corridors ombreux, servaient de lits de repos pour les heures chaudes du jour. Sur le lit de palissandre voilé de damas, échu à M^{me} Duchatel, une peau d'autruche étalait ses ailes floconneuses; yatagans, Lefaucheux, Revue des Deux-Mondes, narghilé, vivaient côte à côte, en bonne intelligence, et formaient un pêle-mêle artistique et intéressant.

On se levait de grand matin; c'était le seul moment pour les longues courses et, aussitôt le déjeuner pris, nous nous élancions sur le peron, attendant les juments qu'on sellait pour nous. Il y avait, de fondation, l'Aracta, l'Atelacma et Olga; quelquefois nous étions moins nombreux qu'on ne l'avait prévu en donnant les ordres la veille; alors, on débridait une des haquenées qui, paisiblement, prenaient le chemin de la plaine du côté où paissait le troupeau chevalin. D'autres fois au contraire, il manquait une bête pour le nombre des cavaliers. Mohammed alors prenait sa chechia rouge, sortait de la cour, et l'agitait au-dessus de sa tête en criant. Au bout de trois minutes, on entendait un hennissement sonore au loin, puis un bruit cadencé, et bientôt apparaissait la tête encapuchonnée de Salah, qui arrivait comme un fou, tous crins au vent, narines dilatées, venant chercher tout au fond de la chechia l'orge qu'on ne manquait jamais d'y mettre pour lui.

Quand nous partions, le soleil se levait à peine, annonçant un jour radieux; il n'y en a pas d'autres au mois de septembre en ces pays. Tout s'éveillait dans la plaine. Les douars, composés de tentes grises, s'agitaient; les chiens

hurlaient comme des chacals, des chants d'alouettes montaient au ciel avec la fumée bleue des herbes qu'on brûlait dans les sillons. Les femmes trayaient les brebis des grands troupeaux; quelques dromadaires passaient allant vers le Sud; on échangeait des mots bizarres et sonores: c'étaient les souhaits entre pasteurs et voyageurs; et de tout cet ensemble se dégageait une poésie dont le charme est inexprimable.

Il y avait toujours, pour égayer la scène, quelque anachorète, philosophe et musicien, qui se nourrissait de chardons sauvages et de chansons, qu'accompagnait une flûte en roseau, une mandoline faite d'une écaille de tortue. Si ces instruments faisaient défaut, le chanteur battait en cadence ses mains parcheminées, et les enfants de la tribu dansaient et riaient, exposant leur peau bronzée aux chauds rayons du soleil levant, qui leur donnait le brillant et le poli du métal.

Nous cheminions doucement et les tableaux paisibles ou sévères défilaient sous nos yeux attentifs; la prière monte des choses vers Dieu, qui les a créées, et l'âme pénètre ces divins secrets, surprend ces harmonies. A quinze ans, on n'analyse pas encore, mais on sent avec une grande fraîcheur d'impression et les souvenirs sont ineffaçables. Ceux que je retrouve de cette époque sont vivants et enchanteurs...

Le seul ennui pour nous était l'allure paisible des juments. La mienne, l'Aracta, avait des idées fort arrêtées; elle ne prenait jamais l'initiative, mais elle suivait les autres de bonne grâce. Olga, montée par Marthe, était jeune, fringante et possédait un petit galop délicieux. L'Atélacma, échue à Lucien, était une excellente bête, mais ayant depuis peu un poulain qu'on ne lui permettait pas d'emmener à la promenade, son cœur de mère refusait de mettre de grandes distances entre elle et l'objet de son amour; il fallait donc la stimuler de la cravache et de l'éperon tous les dix pas et, si on insistait trop, elle s'arrêtait net. Lucien, peu façonné à ces allures fantaisistes, passa deux fois par-dessus les oreilles de la bonne mère, ce qui le remplit de rancune contre elle. Mais voilà qu'aux plaintes de mon frère se joignirent bientôt celles de Marthe, qui trouvait Olga trop vive, trop en l'air, ce qui l'obligeait à une surveillance excessive.

— Si tu voulais, dit-elle à Lucien, nous changerions. Olga fera bien mieux ton affaire, et avec ta bête, je suis sûre de ne pas aller plus vite que je ne veux.

— Je t'en réponds! s'écria le collégien.

Et, séance tenante, on changea les selles, on se mit en ligne et, prenant un joli petit galop, on monta à l'assaut d'un marabout, but de la promenade. Marthe souriante arriva bonne dernière, et à partir de ce jour monta l'Atélacma qui décidément faisait son affaire.

Chère petite Marthe, je me la rappelle à cette époque, dans ses ingrats treize ans, avec ses cheveux blonds mal peignés, sa taille sans grâce, ses bras de faucheux, et une voix étrange qui passait sans transition des notes graves aux sons les plus aigus et la rendait fort drôle lorsqu'elle racontait quelque chose avec animation.

Nous l'avions toujours considérée comme laide, nous ses petits amis, mais j'avoue que j'eus un doute à cet égard au moment où, rassemblant les rênes, elle donna son premier coup de cravache à l'indolente Atélacma; il y eut alors sur sa physionomie d'enfant une grâce espiègle avec quelque chose de si doux dans les yeux que je dis à mon frère:

— Regarde donc Marthe, on dirait qu'elle est jolie.

— C'est qu'elle n'a plus peur avec sa nouvelle jument, me répondit le nigaud.

Je le crus, et ne pensai plus qu'au tumulus surmonté du tombeau vénéré.

La petite coupole blanche était éblouissante aux rayons du soleil; un arbre sans feuilles, mais couvert de petits haillons suspendus, à ses branches flétries, par la pitié des musulmans, disait que sous le tertre de terre brune dormait un saint vénéré, peut-être quelque fou illuminé comme on en voit errant, entourés de crainte et de respect.

C'est un peuple enfant que ce peuple arabe et, volontiers, il voit le surnaturel dans ce qui le frappe sans qu'il puisse se l'expliquer.

Mohammed, l'ancien spahis qui nous suivait dans toutes nos pérégrinations, croyait, d'une foi aveugle, au pouvoir du marabout; il connaissait toute sa vie, ses miracles, et on nous avait recommandé en partant de ne pas heurter ses croyances, ni même de nous établir sans façon auprès du mausolée.

Après l'avoir considéré en silence, nous mîmes pied à terre; le spahi passa des entraves aux jambes des chevaux, qui se mirent à tondre l'herbe brûlée et, derrière un bloc de pierre qui nous abritait un peu de la chaleur, nous causions doucement tout en regardant Mohammed. Il avait pieusement ôté ses chaussures de cuir jaune et, prosterné au bas du tumulus, il faisait ses ablutions, répandant sur sa tête une poignée de sable à défaut d'eau; il priait tout haut, puis il monta jusqu'à l'entrée du marabout et baisa le seuil avec ferveur, entra dans le tombeau et reparut peu après pour recommencer la même série d'exercices. Quand il eut remis ses babouches, il vint vers nous et, reconnaissant sans doute de notre silence respectueux, il se mit à jouer de la flûte, entremêlant ce chant du roseau de récitatifs en l'honneur de Ben Salah le saint. Jean, fils de nos hôtes, parlait arabe et nous traduisait à mesure le sens du récitatif.

Nous étions assis en rond autour d'eux, intéressés par la poésie très fleurie, on peut le croire, de notre guide; les chevaux paissaient si près de nous, que je sentais le souffle de leurs naseaux; de temps à autre, l'un d'eux relevait la tête, pointait les oreilles et se détournait du côté d'Hamaouia avec la pensée secrète de s'en rapprocher le plus possible. Mohammed, attentif, interrompait alors son récit; il sifflait d'une certaine façon et les juments dociles revenaient vers nous, se remettaient à paître avec une admirable résignation, écartant de leur esprit de bêtes les mauvaises pensées qui y avaient germé un instant.

Le retour se fit par une crête étroite dominant la vallée; comme nous arrivions au sommet de la pente, fort raide à gravir, le cheval de Jean rompit sa sangle et Mohammed fut obligé de descendre pour lui donner une des siennes. Ce fut assez long à organiser et la patience nous fit défaut; je proposai de cheminer en avant, il serait facile de nous rattraper.

Il n'y avait pas à se tromper, nous marchions entre deux murailles de granit; malheureusement la seconde sangle était trop petite, il fallut ajouter un bout de cuir, je ne sais quoi; et nous, étourdis, au lieu d'attendre à l'entrée d'un nouveau couloir qui se subdivisait en deux tronçons, nous continuâmes. Au bout de dix minutes, nous étions perdus, dans un pays nouveau, plus sauvage, plus hérissé que la plaine du Kroub, et nous faisions triste mine en nous regardant tous les trois.

Nos appels restèrent sans réponse, nos souvenirs des promenades précédentes ne nous éclairaient en rien sur le chemin à prendre, et nous pensions déjà à la douleur de nos parents, aux horreurs d'une mort entraînée par la soif, lorsque le visage de Marthe s'épanouit :

— Nous sommes sauvés, s'écria-t-elle en faisant entendre le claquement de langue usité dans la ferme quand on renvoyait les chevaux au pâturage avec le troupeau.

L'Atélacma comprit aussitôt; elle prit un air fringant, fit une courbette, allongea le nez pour hennir de toutes ses forces et partit au grand trot.

— Suivez-moi, criait Marthe.

Et nous suivions aux grandes allures.

Nos juments connaissaient un raccourci, paraît-il, et, coupant en biais au milieu des roches, des silos, des broussailles épineuses, nous conduisirent ainsi pendant une grosse demi-heure.

Tout à coup un nuage épais se dressa à l'horizon, il se dirigeait vers nous avec une vitesse étrange; bientôt nous en fûmes enveloppés et, à travers le voile aveuglant de terre soulevée, des yeux ardents brillèrent. Nos montures hennissaient doucement, elles s'arrêtèrent et notre

trio fort inquiet se trouva le centre d'un troupeau de juments et de poulains.

Celui de l'Atélacma nous fit une fête sans pareille et l'arrivée de Mohammed, qui, connaissant l'instinct de nos montures s'était dirigé où il savait nous retrouver, acheva de nous rendre la sécurité.

Le retour fut d'autant plus joyeux que nous avions à raconter les graves péripéties de la matinée, les dangers courus, enfin tout un petit drame fort intéressant.

Le lendemain, on nous envoya parcourir le marché qui se tenait sur la place du Kroub tous les samedis; c'était un mélange de blé, de laine grasse, de galettes, de lait aigre dans des outres; sur le perron de l'Eglise, des orfèvres juifs à l'œil méfiant, aux mains crochues, offraient des amulettes, des colliers, des étoffes; des troupeaux de brebis arrivaient en désordre, piétinaient la marchandise; alors on voyait se dresser ces vieux hommes à castans verts ou jaunes, à barbes blanches, qui retrouvaient une vigueur juvénile pour défendre leur bien; c'étaient des cris désespérés, des jurons dans plusieurs langues, des coups de pied, des coups de poing, on appelait la *boulcia* (police) qui complétait la bagarre avec des coups de canne et des exclamations sauvages.

Et tandis que cette agitation diabolique animait les quatre coins du marché, un cavalier européen, chamarré de broderies et entouré de spahis, s'avancait gravement sur un beau cheval noir et suivait la route qui formait l'unique rue du village; il donnait des ordres ici ou là, écoutait la plainte des Juifs, les réclamations d'un colon, les griefs d'un Arabe; quand la presse des solliciteurs devenait trop vive autour de lui, il faisait cabrer son cheval, poussait une pointe et reprenait une allure paisible; il passait une main satisfaite dans sa barbe soyeuse, distribuait quelques coups de chapeau aux Européens de marque qui se trouvaient là par curiosité et jouait au grand seigneur sur le territoire civil, son territoire à lui.

Ce jour-là, le fonctionnaire en question n'était pas seul, il accompagnait une toute jeune fille, presque une enfant, qui montait admirablement un cheval assez difficile. Elle était toute menue, mais pleine de grâce, dans sa robe de cheval grise, et nous reçûmes un coup au cœur, Marthe et moi, en comparant la longue plume de son chapeau étroit tel que les portaient les vraies amazones, avec les plis tumultueux et les ailes invraisemblables de notre coiffure. La jeune inconnue était fort brune de peau, avait les sourcils arqués, les cils tellement noirs qu'on les eût dits peints et des yeux gris splendides, pleins de feu et d'audace. Et malgré ces traits un peu heurtés, il y avait dans l'ensemble de la physionomie quelque chose de gracieux qui

attirait et charmait; oui c'était une charmeuse, Marthe, Lucien et moi, nous étions là pour l'affirmer après lui avoir parlé trois minutes; peut-être toute sa séduction résidait-elle dans une voix pénétrante, harmonieuse, chantante, une voix de sirène.

Les deux sociétés s'abordèrent, nous connaissions le fonctionnaire civil, et les présentations furent faites de M^{me} et M^{lle} Sindéri. (Ai-je dit qu'une dame assez effacée accompagnait la brillante amazone? c'était sa mère.) Il paraît que les deux étrangères étaient annoncées à notre hôte, et on prit ensemble le chemin d'Hamaouia.

Ce retour fut très gai; M^{lle} Valentine avait un rire perlé contagieux, elle était plus jeune que moi, un peu plus âgée que Marthe; mais la vie nomade qu'elle menait depuis l'enfance l'avait mûrie, et sur toutes choses elle en savait plus que nous. Son caractère était un mélange bizarre de hardiesse et de nonchalance, de gaieté brusque et de fatalisme empreint de mélancolie. Sur ce terrain mouvant il était impossible de bâtir une solide amitié, mais elle savait donner l'impression du charme que l'on ressent dans une chère intimité; sans exigences de cœur elle témoignait en toute occasion d'enthousiasmes si vifs qu'on pouvait s'y méprendre.

Je la juge ainsi maintenant, mais alors j'étais incapable de tant raisonner et je me contentai de bénir les circonstances qui la rapprochaient de nous; si j'avais su!

Il fallait qu'elle eût un don réel pour apprivoiser les sauvages et les timides, car M. Lucien, si réfractaire d'habitude quand il s'agissait d'une connaissance nouvelle, ne se fit point prier cette fois pour lui rendre mille services de galant chevalier.

Du reste l'arrivée de Valentine mit notre jeunesse dorée en frais de toilette et d'amabilité. Pour sa part Lucien se fit une raie, m'emprunta de l'eau de Cologne, et un jour où j'avais cherché vainement mes gants neufs, égarés je ne sais où, je les découvris à ses mains.

Tout cela et bien d'autres détails finirent par

m'agacer, j'aimais passionnément mon frère, jusqu'alors j'avais été sa plus chère affection et l'idée qu'il pouvait donner à d'autres ce que je n'avais encore partagé avec personne, me mit de méchante et jalouse humeur. Je m'en expliquai avec Marthe qui excusa doucement Lucien. Je me fâchai, lui tournai le dos en mécriant: « Oh! toi, d'abord, ça t'est bien égal, tu as un cœur de pierre! »

Elle ne répondit pas, et quand je me retournai je vis de grosses larmes couler sur ses joues empourprées.

— Marthe, Marthe, m'écriai-je, bouleversée par le remords, ne pleure pas, ma chérie, pardonne-moi!

Marthe se jeta dans mes bras et la paix fut signée de nos plus tendres embrassements; mais à partir de ce jour je regardai Valentine comme un trouble-fête, et j'eus avec elle des relations moins amicales.

Mais je reprends ce récit au jour de son arrivée à Hamaouia.

— Venez-vous dans ma chambre, nous dit-elle après le déjeuner, je vous montrerai mes petites affaires.

Chemin faisant elle nous expliqua avec sa voix enchanteresse qu'elle était d'origine levantine, élevée à Alger, habitant Paris, Constantino-ple, voyageant sans cesse; elle avait puisé dans ces différents pays, pour se faire un type étrange, où le désordre et les parfums orientaux s'alliaient tant bien que mal avec l'élégance française; elle parlait arabe, italien, grec, espagnol, et quand elle s'animait elle faisait un mélange de toutes ces langues d'une façon gracieuse et intelligible pour les plus ignorants. Elle chantait avec une mandoline, jouait brillamment les valse à la mode sans avoir jamais appris le piano avec un maître; le travail lui faisait horreur, mais elle adorait la danse, les castagnettes, les fleurs au corsage, et vivait dans la crainte superstitieuse du mauvais œil.

C. DE LAMITRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

Economie Domestique

CONSERVE D'ASPERGES

Faire blanchir les asperges dans l'eau avec un peu de sel et de beurre, puis les jeter dans l'eau froide. Quand elles sont refroidies et égouttées, les mettre dans un pot de grès, avec une égale quantité d'eau et de vinaigre, un citron coupé par tranches. Recouvrir avec du beurre fondu.

Avant de manger les asperges, on les lave à l'eau chaude.

CANARD AUX OLIVES FARCIES

Frottez l'estomac du canard avec du jus de citron, faites-le revenir avec du beurre dans une casserole, et quand il aura pris couleur, ajoutez du bouillon. Faites blanchir des olives, ôtez-en les noyaux en les laissant entières, remplissez-les de foies gras, et quand le canard est presque cuit, ajoutez les olives et faites cuire encore, très doucement.

REVUE MUSICALE

Le Mage, opéra en cinq actes et six tableaux, poème de M. J. Richepin, musique de M. J. Massenet. — Nouveautés de choix.



D'APRÈS MM. Richepin et Massenet, le *Mage* serait un guerrier de la Bactriane, pays de la haute Asie, où sous le nom de Zoroastre, ou Zarâstra, il s'était rendu célèbre environ 2,500 ans avant l'ère chrétienne. D'après une autre tradition, un Zoroastre s'illustra comme prophète, législateur, savant et fondateur des premiers éléments d'une religion spiritualiste en Perse, au siècle d'Artaxerxès et de Darius, environ cinq à six cents ans avant Jésus-Christ. Il y est dit : « que ce Zoroastre, deuxième du nom, ou Zarasthustra, fut bien le promoteur du mazdéisme, ou religion du feu, » et, par conséquent, le même que celui du *Mage*, dont M. J. Richepin aurait reculé l'existence d'une vingtaine de siècles.

En plaçant l'action de leurs personnages à une époque aussi éloignée et dans des milieux géographiques, où après plus de quatre mille ans il n'est guère permis de retrouver la trace des mœurs ni des caractères, les auteurs n'ont-ils pas diminué l'intérêt sur lequel leur grand talent leur permettait de compter? C'est qu'en effet, malgré le choix d'un héros qui put avoir son heure de célébrité, son nom ne remplit pas tellement le monde qu'aujourd'hui il ne laisse pas au spectateur la sensation d'un personnage et d'une pièce absolument mythologiques. De là, cette espèce d'indifférence, de manque d'intérêt que l'on éprouve pour un sujet où la fable tient, à tort ou à raison, la plus large place. Le public, en face d'un spectacle qui a la prétention d'être historique, veut toujours pouvoir croire que « c'est arrivé ». D'après le *Mage*, il faudrait admettre que les sentiments et les passions de l'espèce humaine, dans ces temps anciens, ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'elle manifeste aujourd'hui. Cependant, les civilisations en ont adouci l'expression, et nous ne croyons pas que Touraniens et Iraniens aient parlé une langue aussi séduisante que MM. Richepin et Massenet. Il y a de bien charmants vers dans le poème du *Mage*, qui est du reste admirablement construit pour supporter un édifice de première grandeur.

Presque toute la presse, en rendant hommage à la science inimitable du maître, a laissé entendre que son œuvre nouvelle n'était pas aussi

complète, au point de vue de l'inspiration, que ses devancières *Le Roi de Lahore*, *Marie-Magdeleine*, *Manon*, et même *Le Cid*. S'il en était ainsi, il ne faudrait s'en prendre qu'à cette sorte de *dépaysement* que lui imposait son livret. Qui peut savoir si l'incertitude des faits et des caractères, un doute persistant, ne hantait pas l'imagination du compositeur? Il fallait son grand talent pour triompher ainsi de ce *capuchon* posé sur son inspiration. Si, au lieu de Zoroastre, M. Richepin lui avait présenté un des drames émouvants de notre histoire moderne, il aurait pu vivre ses personnages. On le voit de reste dans toutes les parties du *Mage* où certains sentiments sont mis en jeu, ceux dont l'immuabilité est inhérente à la nature de l'homme, quels que soient son pays et son antiquité. C'est là où M. Massenet a été divinement inspiré sans avoir besoin de recourir à toute sa science pour toucher, émouvoir et charmer le public le plus blasé.

Tous les journaux ont donné l'analyse du poème du *Mage*. Notre mission étant surtout de nous occuper de la partition, qui se compose de cinq actes bien remplis, nous en suivrons l'action brièvement, autant au point de vue musical qu'au point de vue scénique.

Au lever du rideau, on assiste au réveil du camp de Zarâstra, le héros de l'Iran, aux environs de Bakhdi, qui vient de vaincre les Touraniens. Les troupes captives font entendre des lamentations d'une tristesse pénétrante. Tout est d'un sentiment mélodique intense dans ce premier acte : le monologue de Varedha, prêtresse de Djahi, son duo avec Zarâstra qu'elle adore et qui la fuit, ont une saveur étrange. Amrou, son père, ministre des Devas, la console et lui promet la protection de ses dieux malfaisants. Après leur départ, Zarâstra reparaît avec Anahita, sa captive, la reine du Touran, qui aime aussi Zarâstra et dont il est profondément épris. Pour prix de sa victoire, il ne veut que sa main, qu'il demandera bientôt au roi de l'Iran. Ici se place une des plus poétiques pages de la partition, un ravissant duo où le compositeur trouve des accents vrais, d'une grâce enchanteresse.

Au début du second acte, on arrive dans les souterrains du temple de la déesse, où la palette du musicien invente des couleurs saisissantes pour peindre la haine d'Amrou pour Zarâstra et la jalousie qui dévore Varedha en pensant qu'il lui préfère la reine vaincue. Au second tableau, on célèbre le triomphe du vainqueur. Le butin de ses batailles est apporté sur la place du palais royal de Bakhdi. Le roi veut lui offrir

des présents, mais le guerrier n'aspire qu'à une seule récompense : s'unir à sa royale prisonnière qui vient, éblouissante de beauté, saluer le roi. Celui-ci consent à cette union, mais, au même instant, le couple Amrou-Varedha fait irruption et, par un odieux mensonge, détruit le bonheur des futurs époux en déclarant faussement que Varedha est fiancée à Zarâstra, lui qui l'abhorre ! Indigné, il lance un superbe anathème aux imposteurs et à la foule qui les soutient, et se retire sur la Montagne sainte, comme un nouveau Moïse. Tout cet acte est rempli de situations mouvementées où M. Massenet a trouvé l'occasion de mettre en relief sa merveilleuse science orchestrale, toujours féconde en combinaisons ingénieuses et inattendues, surtout dans cette magistrale scène de la calomnie qui le termine.

Le spectacle du troisième acte est grandiose. Zarâstra sur la Montagne sainte se consacre au culte de Mazda, et, entouré des Mages, il pose les premiers jalons de la religion nouvelle. L'orage éclate, la foudre gronde, le coup d'œil est splendide. Resté seul, le nouveau Mage essaie de prier, mais il est obsédé par le souvenir des joies disparues. Pour comble, Varedha s'est mise à sa recherche et le poursuit sur la Montagne sainte, situation généralement critiquée, parce qu'elle reproduit la scène du premier acte dans un duo qui est une fort belle page musicale. La prêtresse, toujours repoussée et méprisée, se venge en annonçant au Mage que celle qu'il aime, Anahita, va épouser le roi qui la lui avait accordée.

En effet, au quatrième acte, on célèbre les mystères de la déesse Djahi, où l'inimitable Mauri et le compositeur luttent de grâce et de talent. Ce ballet, teinté de mélancolie, renferme des harmonies exquises. Alors on s'apprête au mariage du roi, et Anahita le supplie de lui rendre sa liberté, car elle a été promise et s'est promise elle-même à Zarâstra, dont elle ignore encore le renoncement au monde. Mais le roi reste sourd à sa prière, et sur son ordre le grand-prêtre Amrou prononce la formule sacramentelle : « Par les dieux, je vous unis. » Anahita chancelle éperdue, lorsqu'au même instant retentissent les fanfares des Touraniens qui accourent venger leur reine et la délivrer ainsi que leurs frères captifs. Il se précipitent vers Bakhdi, massacrent tout sur leur passage et mettent tout à feu et à sang dans le temple qu'ils ont cerné. Le roi, Amrou et Varedha sont frappés. Les voix s'éteignent en clameurs sinistres, et de cette horrible mêlée s'élève la voix d'Anahita triomphante. Après le beau chant d'Amrou et l'admirable invocation d'Anahita à la scène du mariage, le final de cet acte aux sonorités puissantes et colorées forme une opposition terrifiante.

Au cinquième acte Bakhdi n'est plus que cendres. On y retrouve Zarâstra, cherchant parmi les morts. Il reconnaît ses ennemis. Mais où est Anahita, à laquelle il pense toujours ? Les fanfares touraniennes éclatent et la bien-aimée apparaît escortée de cavaliers qui entourent sa litière. Là se place un ravissant duo, dont la poésie extatique et véhémence s'achève en un court trio, au moment où, la rage au cœur, Varedha se redresse sur les ruines encore fumantes. En voyant le triomphe de sa rivale, elle implore la déesse Djahi, et soudain s'élève une barrière de feu qui arrête la fuite des deux fiancés. Mais le Mage invoque Mazda, le dieu du feu, qui arrête les flammes, et ils s'éloignent enlacés, pendant que la jalouse prêtresse jette un dernier blasphème et retombe expirante.

Il est impossible de rêver un spectacle plus grandiose, plus somptueux, plus saisissant que le *Mage*. Dans ce dernier acte comme dans le troisième, sa grandeur écrase même la musique, malgré l'immense talent de l'auteur. La Direction comme les artistes méritent de sincères éloges.

Dans cette œuvre, d'une conception colossale, il y a quatre principaux rôles tenus avec autorité par M^{mes} Escalaïs et Fiérens, MM. Vergnet et Delmas. Au second plan, il faut citer M. Martapoura, puis M. Affre, dont la jolie voix mêle son charme à la chanson touranienne, au premier acte. Nous ajouterons avec la presque totalité de nos éminents critiques d'art, que si le *Mage* n'est pas un chef-d'œuvre, c'est une belle œuvre que se partagent une inspiration souvent séduisante et une science instrumentale qu'il est difficile de surpasser, et dont M. Massenet peut être fier à juste titre.

Nous recommandons pour le piano, le charmant « Allegretto-Scherzando », *Réveil*, pièce caractéristique de Th. Dubois, ainsi que son remarquable *Clair de Lune*, tous deux dans la bonne moyenne force. Au même degré on peut placer une très attachante et originale composition de A. Bourgault-Ducoudray : *Bataille de cloches*, dont l'effet est des plus brillants. Pour le chant, les jolis « Rondels de mai », de B. Colomer, sont d'une grâce poétique. Des six numéros de la collection, nous accordons la préférence aux trois suivants : *O mai, roi des jours parfumés* ; *Elle a mis sa toilette claire* ; *C'est ma mignonne amie*. — Il y a encore de bien intéressantes pièces à signaler dans la nouvelle série des « Mélodies populaires de France », par Julien Tiersot. La *Chanson des métamorphoses*, *La Bergère et le Musicien*, chanson dialoguée de l'Auvergne, sont d'une attrayante originalité. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

causerie

1^{er} mai 1891.



J'ai eu la grippe, mes bonnes amies, une grippe maligne pendant laquelle on m'ensevelissait de force sous de lourdes couvertures, avec injonction de ne pas parler, de ne pas m'agiter, de rentrer mes bras, etc., etc., et quand je criais, éperdue : « Et ma causerie ? »

— Chut ! répondait-on, en mettant un édredon de plus.

Alors, sous cette effroyable chaleur, des causeries extraordinaires me trottaient dans la tête, et je me débattais dans le délire de l'influenza, pour vous appeler à mon secours.

Ouf ! c'est fini. Les ordonnances médicales sont déchirées, les flacons pharmaceutiques cassés, les microbes anéantis, et me voilà devenue une des apôtres ferventes de l'antiseptie.

Le microbe est partout, agissant traitreusement, nous dévorant à petit bruit, brrrr !... il est Roi, roi avec une majuscule !

L'invisible est ici la réalité suprême ; pour peu qu'on ait fréquenté la Faculté, il ne reste plus que le domaine moral où ce fléau *fin de siècle* ne puisse atteindre. L'idéal est le sanctuaire impénétrable aux misères humaines.

J'ai manqué l'exposition culinaire où je vais chercher les recettes géniales de nos cuisiniers diplômés, le Concours hippique où l'on voit les modes nouvelles, deux soirées avec « têtes » et une pantomime, la dernière mode des salons parisiens, où je remplissais le rôle de « monsieur le juge ».

Ma robe était préparée, bien ample, avec mon rabat, ma toque et ma perruque ; tout cela dort mélancoliquement, plié dans une caisse, poivré, camphré, en attendant pour l'an prochain les grelots du carnaval.

Assez gémi sur mes déboires ! Le printemps rit sous chaque feuille, au mois de mai la terre est rose, il est l'heure de chanter un air sur un autre ton.

Les Champs-Élysées sont ravissants ; les maronniers en boule ressemblent à d'énormes bouquets, égrenant sur nos têtes leurs pétales blancs, les pelouses sont vert tendre, les équipages roulent, les toilettes très claires mettent leur note gaie partout.

Chacun est en belle humeur, calcule intérieurement la somme de plaisirs ou de chances probables. — Vous rêvez, mes amies, voyages, pique-

nique, lawn-tennis, hirondelles ou accordailles, suivant vos âges ; et l'heureuse marchande de coco suppute le nombre de verres qu'elle pourra offrir aux bébés.

Quant à moi, pour commencer ma saison et montrer aux amies que « Petite bonne femme vit encore » (car les intimes ont fait brûler des cierges à mon intention), je comptais aujourd'hui passer une heure aux deux expositions de tableaux, Palais de l'Industrie et Champ de Mars, et étrenner pour le circonstance un costume héliotrope très pâle, d'une nuance délicieuse, indécise entre le vieux rose et le mauve, qui s'adoucit sous le soleil, s'avive sous la pluie, prête au sonnet et peut au besoin servir de baromètre ; des broderies d'argent mat devaient le rehausser ; bref, une merveille, qu'à la dernière heure ma couturière a complètement manquée.

Je me suis mise en grosse colère ; c'est très laid, d'accord, je puis bien, en intimité, vous avouer mes faiblesses. — J'ai donc passé vingt-cinq minutes, ensevelie dans un fauteuil, à réfléchir aux cruelles déceptions de l'existence ; puis, bast ! j'ai regardé par la fenêtre et chassé les papillons noirs.

Pareille vétille vaut-elle la peine de se morfondre ou d'être de mauvaise humeur ?

— Non certes, ai-je pensé avec la contrition parfaite, en endossant mon peignoir blanc brodé (j'ai toujours aimé, — sans comparaison, — les manchettes de dentelle, comme Buffon) et j'ai ouvert mon bureau pour me mettre au travail.

Sur la tablette, une botte de muguet cueillie hier même à Chantilly, respirait la forêt tout entière ; les oiseaux de ma volière chantaient à pleine voix, les mésanges bleues se disputaient un rayon de soleil avec leur voisin le majestueux cardinal à huppe rouge, les pois de senteur de mes jardinières grimpaient dru autour des fils préparés. Le cabinet, ainsi, était réjouissant à voir.

Un jet de lumière se jouait sur mes chimères tonkinoises venues des pagodes bouddhistes de Formose, un autre aiguillait des flèches aiguës du détroit de Magellan ; au milieu, le cactus épanouissait ses clochettes de satin pourpre, et les idées joyeuses se sont mises à danser dans ma cervelle.

En vérité, on peut remercier Dieu de la maladie pour le bonheur qu'on ressent après de revivre.

Je renoue connaissance avec le *home* tout entier, les choses me souhaitent la bienvenue en leur mystérieux langage, depuis l'armoire Louis XVI en chêne, l'armoire « aux trousseaux », le meuble de famille, jusqu'à l'idole

océanienne, grotesque et vermoulue, rapportée par un mien grand-oncle, amiral, qui me sourit... — sourire énigmatique, un peu effrayant peut-être.

Si elle allait me parler des îles lointaines et des cannibales... si elle s'animait à ces souvenirs pour me croquer ? Mais elle se tait, et la reproduction de la Niobé antique, douloureuse, me regarde aussi et m'invite à me plonger dans les songeries du passé, par delà les temps, vers l'immensité des mondes détruits.

Vos pères et vos frères ont sans doute évoqué, devant vous, la Grèce, où le Beau était maître, où l'art vivait grand et magnifique sans la gêne moderne, à ciel découvert, où le poète déclamait ses vers sur les rivages de la mer harmonieuse, et faisait chanter la foule devant la foule attentive, où l'astre enflammé de l'Orient caressait les statues de marbre, et ils vous ont menées peut-être au musée du Louvre devant cette belle grande « Victoire de Samothrace » qui domine l'escalier des Antiques, et toute mutilée, s'élance encore triomphante vers la Mère patrie adorée. Plus loin, en suivant les longues galeries consacrées à l'Égypte, ne vous êtes-vous point arrêtées devant l'une de ces momies aux mains croisées sur la poitrine, reposant dans leur éternelle immobilité ?

Eh bien ! il y a un mois à peine, à Louqsor, le pays de notre obélisque, M. Grébaut, directeur de notre musée égyptien de Ghizeh, a mis au jour un puits de quinze mètres de profondeur, au fond duquel se trouvait une porte hermétiquement close.

Derrière, après un escalier tournant fort étroit et un labyrinthe compliqué, de cent cinquante-trois mètres environ de longueur, dormaient dans l'obscurité des souterrains, avec leurs richesses funéraires, les prêtres et les prêtresses d'Ammon.

A leur côté, des boîtes en cyprès, des statuettes de terre cuite et de bronze, des paniers finement tressés, des fleurs entassées pêle-mêle indiquaient une cachette faite précipitamment pendant une révolution antique.

Des papyrus roulés racontent l'histoire de ces morts, remontant presque tous à la vingt-et-unième dynastie, à celle de Toutânkhâmen, le plus grand des rois, au dire de Mariette-Bey, ce Français qui découvrit vraiment l'antique Égypte, qu'il avait devinée et que son génie chercha pendant trois ans, à travers les sables, avec des souffrances et une énergie sans pareille ; l'ayant trouvée à Saqqarah, ne disait-il pas à sa propre fille, en lui montrant Cheik-El-Beled, l'homme de cinq mille ans à l'enveloppe de cèdre :

— Tiens, je l'aime mieux que toi, je l'aime mieux que toi !

Nos momies d'hier ne datent que de trois mille ans...

Elles portent presque toutes sur leur cœur, à la place même du cœur, un scarabée sacré, car le vertèbre qui bat de joie, de haine ou d'amour, était considéré comme indigne de l'éternité et impitoyablement arraché. A l'endroit où il avait troublé, alors sans doute comme aujourd'hui, le pauvre être humain qu'on déclarait digne de la sépulture, le scarabée aux élytres d'or devait déployer ses brillantes ailes, emblème d'immortalité.

Tout ce monde mystérieux a été enlevé avec beaucoup de peine des profondeurs où il était si admirablement caché. Les anciens mettaient leur point d'honneur à dissimuler l'entrée des sépultures.

Ceux qui assistaient à cette singulière exhumation, à cette découverte si intéressante pour l'Histoire, ont dû éprouver de grosses émotions et frémir alors qu'au bout des longues cordes, tirées en cadence par les Arabes, ont apparu intacts, sous la lumière intense et non plus à la lueur vacillante des torches, les sarcophages merveilleux, ornés de dessins symétriques très soignés, d'emblèmes étranges dont les couleurs, paraît-il, sont restées brillantes.

Les érudits égyptologues, penchés sur les antiques rouleaux de papyrus, vont déchiffrer les secrets de cette nécropole.

Comme il serait curieux d'étudier avec eux (les savants ne se confient guère aux profanes, hélas !) la vie de la princesse Aah-Hotep, qu'on suppose être parmi ces momies ; de connaître ses vertus domestiques et ses hauts faits ; de savoir qu'elle fut jolie, douce et bonne, qu'enveloppée de ses longs voiles bleus elle voguait sur le Nil, au fond d'une galère d'or, sans pressentir qu'un jour, dans l'avenir lointain, un Français audacieux arracherait sa dépouille paisible à l'asile des tombes royales, malgré la garde des prêtres d'Ammon, de Seth et de Meoutou coiffés du pschent, qui l'entourent.

J'ai presque envie, maintenant, d'apprendre à lire les hiéroglyphes afin de savoir pourquoi Thâta l'Éthiopienne a inscrit sur son cerceuil « qu'elle voulait dormir sous la brise, au bord du courant du Nil qui rafraîchit le chagrin », de m'en aller sur les ruines de Memphis et d'étudier le musée de Boulacq.

On m'objecte qu'il n'y a que du sable ; le sable éternel et brûlant..., et que la fleur de lotus est flétrie depuis notre ère.

Aux bois français, les aubépines embaument, les lilas balancent leurs panaches odorants, défiant les nymphéas du Nil.

Restons chez nous en mettant en pratique la devise du sage Ptah-Hotep de la dix-septième dynastie : « J'ai dit la vérité, amie de Dieu, chaque jour. »

ALIX.

DEVINETTES

Proverbe

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de mots : Grand — Ami — Rassuré — Utile — Rien — Bas — Mensonge — Non — Inutile — Long — Malheureux — Plaisir — Sage — Ennemi — Mobile — Dur — Partir — Rétrecir — Pleurer — Maladie — Mépris — Disperser — Paix — Interroger — Hair — Blanc — Amer — Mécontent — Été — Debout — Pleurer — Prudent — Désordre — Tôt.



Devise

Quelle est la femme de lettre du XVIII^e siècle qui avait choisi pour devise une lampe allumée et ces mots : « Pour éclairer, je me consume ».



Métagramme

La viser droit,
La prendre lesté,
Révèle, atteste
Un homme adroit.

En porter vite,
Coup juste et bref,
Met en relief
Un preux d'élite.

Mots en quinconce

— Ce que l'on voit ouvrant la France.
— Au jeu vaut un, quelquefois dix,
Au piquet nous donne la chance.
— Liquide aux teintes de rubis.
— Ville et rivière de Sicile.
— Genre de pêche très facile.
— Un dieu vénéré de l'Hindou.
— Ne vous laissez pas mener par le bout
De cet ornement du visage.
— Pronom qu'on nomme dans l'usage.
— Boisson que l'Anglais aime fort
Et qu'en Chine on vend à prix d'or.



Mots en circonférence ou en roue

Trouver six mots dont la lettre centrale est la même : E.
1^o N'attendez jamais sous — 2^o Pour le vote. — 3^o Qu'il soit d'or. —
4^o En Suisse. — 5^o Une rivière. — 6^o Visitez celles de Reims.

Dernières paroles

Quel est le célèbre soldat condamné à mort qui s'est écrié : « Vive la France ! Camarades, droit au cœur ».



EXPLICATION DES DEVINETTES ET DU RÉBUS D'AVRIL :

MOTS EN CARRÉ :

P E T R I R
E T O I L E
T O C S I N
R I S B A N
I L I A D E
R E N N E S

MOTS EN TRIANGLE :

T R A M E
R A M E
A M E
M E
E

MÉTAGRAMME :

P A I N
B A I N
N A I N
S A I N
M A I N
G A I N

MOTS EN CROIX :

T
E
P E R S E
E
N
C
E

PROBLÈME POINTÉ :

Consonnes : Au petit des oiseaux Dieu donne la
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. [pature,

Voyelles : Quand l'été vient, le pauvre adore ;
L'été c'est la saison de feu,

C'est l'air pur, la tiède aurore,
L'été c'est le regard de Dieu.

LOGOGRIPE : Ecrin — Ecran.

RÉBUS : Entre deux amis, il y en a tout au
plus un qui soit l'ami de l'autre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les modes printanières nous montrent des fantaisies renouvelées des modes de nos mères, alors qu'elles étaient jeunes filles; c'est vous dire, mesdemoiselles, qu'elles vous sont destinées.

C'est d'abord la guimpe avec manches complétant le corsage décolleté à manches courtes; elle est en surah finement plissé, ou faite d'entre-deux brodés et plissée, avec une ruche à l'encolure et la manche semblable. Charmante quelle qu'en soit l'étoffe. Le corsage bien tendu, fermé sous le bras ou au dos, a pour basque des creneaux rapportés et, soulignant le décolleté, soit un joli galon, soit une ruche tournant sur l'épaule, celle-ci dépassée par le bouillon froncé qui fait manche courte. La jupe droite, froncée derrière, avec un pli couché limitant le tablier; ourlée de la garniture placée au décolleté.

Voilà une mode nouvelle bien à vous, que l'on vous enviera, sans pouvoir l'imiter, car elle est essentiellement jeune.

Autre revenant : le *pince-taille* ou la petite basquine noire portée sur des jupes claires. Cette mode s'adresse aussi aux jeunes femmes, car cette basquine, avec une garniture de dentelle noire, devient d'une certaine élégance. Très commode, elle a l'économique avantage de permettre de finir à la ville certaines jupes d'étoffes légères et de couleurs claires dont le corsage décolleté est défraîchi. Comme cette façon gentille et déagée est préférable à cette grande pèlerine qui dissimule trop complètement la taille!

En cherchant à faire du nouveau original, on tombe souvent dans l'excentrique et le laid; défiez-vous, mesdemoiselles, de cette disposition que nous avons à aimer un ajustement *parce qu'il est à la mode*. Sachons choisir parmi les modèles qu'une saison nouvelle fait paraître. Pour la campagne, la forme du camail est pratique, se jetant facilement sur les épaules, s'enlevant de même. Faisons-le en drap léger, ne le couvrons pas de cabochons de jais, n'y mettons pas de col Marie-Stuart; qu'il soit simple, avec une ruche de soie déchiquetée à l'encolure et, pour sacrifier à la mode, une autre au-dessus de l'épaule, sur la partie froncée à l'empiecement, qui fait manche.

Le petit drap est fort en vogue, surtout dans les couleurs hélioïtrope et lilas pâle, bleu chasseur très pâle, beige et les gris verdâtres. Faut-il vous dire l'élégance suprême du printemps : rayures fondues du bistre au gris rosé sur fond crème ou gris tourterelle; bleu marine, bleu pâle, aurore et rayon de soleil se dégradant sur un fond blanc; plus doux que l'arc-en-ciel, la Diamantine, un composé de vieux bleu, de grenat, de jaune et de crème; un joli lainage bleu chasseur, coupé de fils zigzaggués en relief d'un joli maïs. Enfin, un gentil lainage à dessin perdu gris bleu, hélioïtrope et blanc, fera le costume le plus jeune et le plus coquet, de prin-

temps. N'abandonnez pas la petite jaquette, d'un porté si facile et si gentil avec la chemisette bouffante en crêpeline ou mousseline-chiffon, ou même en mousseline de laine unie ou coupée de rayures satinées camaïeu ou de couleur.

La coiffure est en ce moment à la grecque, ou peu s'en faut, est facile à exécuter avec un peu d'adresse. D'abord il faut supprimer sur le front ce paquet de cheveux crêpés et frisés et le remplacer par quelques frisettes faites de chaque côté du front, dont elles dégagent le milieu. Puis diviser les cheveux en trois ou quatre mèches et les onder largement en les tournant en torsade serrée, puis sur une épingle en écaille, mais dans le sens opposé, pour ne pas défaire la torsade. Arrêter le bout par un fil, si vous n'avez pas d'épingles spéciales pour ce genre d'ondulations. Ainsi préparés le soir, les cheveux seront suffisamment ondulés; s'ils le sont le matin seulement, il faudrait les passer au fer. Les ondulations défaits, on rassemble pour se coiffer tous les cheveux dans la main; les relever à la Chinoise sans trop les tirer, faire un nœud, puis d'autres en séparant les cheveux et en conservant libre le bout de la mèche, que l'en séparera en frisettes piquées sans régularité. Cette coiffure supprime les faux chevaux et se fait au milieu de la tête, un peu haut et très ramassée. Les cheveux simplement tournés en huit, avec des frisettes s'échappant du milieu, font une simple et johe coiffure pour les jeunes filles ayant beaucoup de cheveux. Les ondules comme pour la grecque.

Les petites filles jusqu'à six et sept ans sont habillées à la mode de 1870; pas toutes, mais beaucoup. Si elles sont drôles dans leur longue jupe, elles doivent y être aussi un peu embarrassées. L'été, avec la manche courte et le corsage décolleté, elles seront plus gentilles.

Le chapeau de paille capeline et le bonnet-capote sont les formes préférées. Pour les enfants de deux ans, voici deux modèles jolis et originaux : Une paille blanche à large bord, étroit derrière, avec une calotte en bengaline plissée qui s'élève un peu haut en avançant; un bord en marabout; un chou de côté. Le second a la passe en paille et le fond en surah pris dans un galon et fuyant vers le bavolet; une ruche de soie découpée au bord.

Pour les bébés on remplace la garniture de cygne par les galons de plumes roulées et les ruches déchiquetées. Il y en a à leur douillette, à leur robe, à leur capote; enfin, partout où l'on peut en mettre.

Les petits garçons portent la blouse plissée, à minuscules carreaux, serrée dans une ceinture de cuir fauve à boucle d'acier; la blouse marine à ceinture avec le pantalon; la veste bretonne à jupe, pour quatre ans, et le costume russe à calotte très bouffante; le genre est très varié.

Les bas clairs cèdent toujours le pas au bas loutre, marine ou noirs; nous vous dirons, le mois prochain, si cette mode persistera avec l'été.

CORALIE L.

Mai 1891.

L'Album de travaux du 18 avril, paru dans l'Édition hebdomadaire blanche, contient les travaux suivants : Poche à revers en peluche chaudron pour cabinet de travail. — Sac à ouvrage fait de deux fichus de paysanne, garni de grosse dentelle. — Boîte à voilettes en peluche bleue et soie Louis XV. — Broc drapé d'étoffe pour fleurs coupées. — Galon d'étamine brodé en soie. — Bordure au point de croix. — Ecran-poche en satin bleu. — Paletot d'enfant au crochet point d'abeille. — Robe en flanelle et le détail de la broderie, pour enfant de 3 ans.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier, nous avons parlé des étoffes de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, étoffes de demisaison, unies et à dispositions nouvelles; celles-ci pour demi-deuil. Nous avons appuyé sur les garanties que donne l'achat, dans une maison spéciale de premier ordre, des étoffes de deuil. Ce mois-ci, nous allons désigner les étoffes d'été qui sont en vogue. D'abord les grenadines noires façonnées, les crêpes majoliques et brochés pour grand deuil. Pour le demi-deuil, crêpons de laine gris et héliotrope unis et brochés; grenadines fond noir brochées de couleur, et grisailles pour costume de voyage. La mousseline de laine et de coton imprimée. En soieries, les louisines et les surahs offrent un joli choix. La pèlerine Henri II, créée par la Scabieuse, a un cachet particulier de comme il faut : en petit drap héliotrope, couverte de cabochons en jais, y compris l'empiècement; en bengaline voilée de tulle appliqué de jais, elle est d'une élégance vraiment parisienne, et les costumes ont des façons appropriées à tous les degrés du deuil. L'envoi d'un corsage allant bien et la longueur de la jupe suffisent pour l'exécution du costume.

Nous avons dit que M^{me} Guelle, 3, place du Théâtre-Français, a fait fabriquer un coutil de soie, qui, pour l'été, remplace avantageusement le satin. Cette corsetière d'un très grand talent a pensé que le corset de satin avec sa doublure de faille était bien chaud pour l'été, elle a cherché à faire un corset plus léger et d'une élégance intime, elle y a réussi. Ce coutil de soie, assez fort pour ne pas être doublé, est souple et a du soutien; il fait de bien jolis corsets, un peu plus chers que ceux en coutil de coton, bien moins chers que ceux en satin, tout aussi élégants et dans les couleurs claires et à la mode. La coupe est parfaite, prenant bien la taille qu'elle cambre gracieusement. Le corset à épaulières pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, les obligera progressivement et sans fatigue à se tenir droites.

M^{me} Guelle est l'inventeur d'un corset orthopédique à coussins creux, qui remédie aux déficiences de la taille, sans pression fatigante et sans aucune gêne, il est recommandé par les médecins qui l'ont examiné avec soin.

A cette époque, il nous semble que nous ne donnerons jamais trop de renseignements sur la mode, car il nous faut compter avec des goûts bien divers. Voici ce que nous avons vu chez M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, cette très excellente couturière dont les façons dénotent un goût incontestable. D'abord des costumes en mousseline de laine de l'Inde à petits bouquets brochés jetés avec

grâce sur les fonds clairs. Une jupe unie, froncée derrière et arrêtée au dépassant tuyauté de la sous-jupe. Le corsage froncé en gerbe ouverte sur une guimpe faite d'entre-deux brodés et plissés, genre lingerie, se pince à l'épaule pour dégager encore la guimpe et se pique d'un nœud. La manche assortie à la guimpe. Cette façon se porte en ce moment aux soirées et aux matinées de printemps, l'été elle le sera à la campagne et au casino.

Un autre en fin lainage brouillé, a un gentil panier qui s'enlève sur la hanche en laissant la jupe entièrement plate, le corsage est ouvert droit tout le long sur un gilet fait d'une étroite bande de velours, large au plus de 10 cent. et finissant en pointe. Le bas de la manche rappelle le gilet en s'ouvrant sur un poignet de velours.

La pèlerine de jeune fille est souvent assortie au costume quand il est en drap. C'est ainsi que l'a fait M^{lle} Thirion, et nous l'en félicitons. La jaquette est modernisée par la blouse en surah ou de toute autre étoffe, et la petite veste à 30 fr. est tout à fait gentille; il est entendu qu'à ce prix elle n'est pas doublée.

M^{lle} Thirion enverra sur demande des combinaisons d'étoffes, des échantillons et le prix de revient du costume.

Nous recevons à cette époque, ce qui nous étonne, une lettre d'une de nos abonnées qui nous demande un remède contre une engelure qui s'est opiniâtrement fixée sur son nez. Nous lui répondons ici que le remède qui nous a été donné par notre médecin est le Baume de la Ferté, de M. Guerlain, 15, rue de la Paix. Puisque nous donnons l'adresse de M. Guerlain, disons à nos abonnées que l'hygiène les oblige à ne faire usage que de très bonnes parfumeries; autrement, il est préférable de s'en passer : les médiocres ne sont pas inoffensives, croyez-le.

Chez M. Guerlain, tous les cosmétiques sont de première qualité et produisent les meilleurs effets. Pour la toilette prendre l'Eau de Chypre ou de benjoin. La lotion de Guérlain est parfaite pour le teint, et la Crème de fraises lui conservera ou lui rendra son éclat et la transparence; la poudre de Cypris en est le complément, légère et impalpable, elle laisse un velouté naturel. La Crème émolliente de concombres convient aux personnes dont le sang afflue au visage, surtout après les repas, elle est de toute façon d'un usage excellent. La pâte de velours pour les mains, ou celle en poudre aux voilettes de Montpellier. Les parfums à la mode sont : le Guildo, l'Impérial Russe, Jicky et fleurs de France. N'oublions pas l'exquise Eau de Cologne Impériale Russe.

MACHINES A COUDRE

De D. Bacle, 46, rue du Bac.

La bon marché incroyable des étoffes de fantaisie, descendant jusqu'à 25 et 30 centimes le mètre, permet de composer des robes de 7 à 8 francs, pourvu que l'on supprime la couturière.

Que fait la femme sérieuse? Elle ne se livre pas au travail à la main, qui lui prendrait trop de temps; elle emploie la machine à coudre, sans l'inquiétude de transgresser les lois de l'hygiène, depuis l'invention de la *pédale magique* de l'ingénieur D. Bacle, 46, rue du Bac.

Ce mécanisme ingénieux, qui peut s'adapter à toutes les machines à coudre, permet la mise en mouvement à la moindre pression du pied et opère la transmission régulière sans effort ni fatigue. L'impossibilité de tourner à contre-sens évite tout apprentissage et rend toutes les machines pourvues de *pédale magique* accessibles aux personnes les plus inexpérimentées.

Les médecins ont constaté, à la dernière Exposition, que la *pédale magique* supprimait tous les inconvénients reprochés aux machines. Le travail des femmes devient de la sorte un agréable passe-temps et un jeu productif. (Demander le catalogue.)

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil

Vous trouverez dans cette maison un grand assortiment de chaussures de toute espèce, entre autres une très jolie botte en chevreau glacé, à boutons, talon de cuir, valant 18 fr., vendue, comme article de réclame, au prix de 13 fr. 25.

Botte veau mégis, à boutons ou à lacets, double semelle, talon de cuir, valant 15 fr., vendu 9 fr. 90.

Botte d'excursions en veau mégis, à lacets ou à boutons, claqué carrée veau ciré, double semelle, talon plat, 18 fr. 50.

Richelieu en cuir russe jaune au prix exceptionnel de 12 fr. 75.

Richelieu en maroquin noir à double semelle et talon de cuir, valant 8 fr., vendu 4 fr. 90

(Demander le catalogue.)

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre

Voici, mesdames, les tissus qui vont servir à nos toilettes de printemps. Je vous les ai déjà fait connaître ou à peu près par de précédents renseignements. Ce sont les crêpons : côtelés, plissés, gaufrés d'un zébrage régulier en forme de peau de serpent; comme couleurs, des nuances tendres : liège, poussière, sauge, lavande, orchidée, houblon, bouveruil, et toute la gamme des gris, beaux lainages fabriqués par MM. Roullier frères. Notons encore, comme jolie nouveauté, un fin lainage quadrillé avec une bordure carreau plus espacé, faisant galon, à 7 fr. 50 le mètre en 1 m. 10 de large; coloris : gris argent, bleu Sèvres, violine, beige, bleu marine, toujours sur le fond blanc; ce costume est extrêmement joli. Succès pour le lawn-tennis, à 6 fr. 90, en 1 m. 20 de largeur, fin lainage souple.

exquis; mille raies bleu et gris, violet et blanc, cerise, havane, rose et fer: c'est le costume qui se fait avec le petit paletot-jaquette et la chemise en foulard assorti. Puis vient l'armure brisée, à 6 fr. 50 le mètre en 1 m. 20 de large, plus sérieux, qu'on fait genre tailleur avec de simples piqûres, gris argent, bleu avec blanc, havane genre marbrée, dit armuré, et cendres de roses, très nouveau. Une fantaisie charmante, tout à fait inédite, c'est le dégradé bouton, 8 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 de large, rouille avec petits carreaux chinés et boutons dégradés noirs, gris et havane avec blanc, bleu avec blanc; gris argent, mastic avec blanc, et toujours ce moucheté qui donne tant de cachet à ce costume. Tout ce que je viens de citer est de la plus exquise coquetterie.

Parlons maintenant du foulard. On en porte beaucoup, de toutes les nuances et de tous les styles. Fond olive et chaudron à bouquets noirs en 65 cent. de large, à 5 fr. 75 le mètre. Fonds bleu à bouquets blancs, noir avec rose, fond bleu avec gerbes de lilas blanc, délicieux au possible; fond noir et marron avec roses de fortune or sur noir, sur brun, et blanc sur bleu, toute cette série à 5 fr. 75; de même que le myosotis rose sur bleu gendarme, le rouge sur crème, le croisé bleu sur crème, le blanc sur marron et le lilas sur noir; la qualité en est magnifique et un assortiment complet dans tous les genres depuis 3 fr. 90 le mètre jusqu'à 7 et 8 francs. N'achetez absolument que les foulards garantis ne tachant pas à l'eau, comme ceux de la Compagnie des Indes dont MM. Roullier frères sont les directeurs, et qui les importe de l'Inde. Demandez la collection d'échantillons, on s'empresse de vous l'envoyer gratis et franco, avec prière de la renvoyer immédiatement après choix fait.

MODÈLES D'ENLUMINURE

Un grand nombre de nos lectrices, après avoir fait emplette de la nouvelle *Messe à enluminer* éditée par Bouasse-Lebel, se sont trouvées dans l'embarras, ne sachant quel genre de coloris pourrait s'approprier à cette ornementation pleine de fantaisie, dont la nouveauté même les déroutait.

Pour leur en donner une idée, la maison Bouasse-Lebel s'est de nouveau adressée aux artistes dessinateurs du livre, et elle vient de faire établir des modèles coloriés à la main de toutes les pages, qu'elle consent à céder à prix coûtant à nos lectrices, soit 2 francs le feuillet de quatre pages qui se suivent, à leur choix. — Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris.

La vogue considérable, qui depuis un an s'attache aux soieries, est justifiée par la beauté des tissus fabriqués à Lyon. Les importantes nouveautés créées depuis quelques mois par les fabricants de cette ville ont excité l'admiration des femmes élégantes de tous pays. En effet, rien n'habille mieux que la soie, et trop longtemps on avait eu recours à des tissus aussi chers et n'ayant pas les mêmes qualités.

Cette saison, les *damas* illustrés et les *satins*

brochés ont été adoptés pour toutes les toilettes parées; leur succès a été très grand. Aux premiers beaux jours, les *soieries lyonnaises* fournissent de nouvelles séries: en taffetas glacés, en failles et satins légers coupés de taffetas. Il y a aussi les *bengalines*, dont la vogue est immense et dont toutes les femmes veulent avoir plusieurs toilettes.

Bien remarquer surtout qu'il faut exiger les véritables *soieries de Lyon*, car celles fabriquées à l'étranger n'ont ni le même éclat, ni les mêmes teintes, ni la même souplesse.

La vogue s'attache aux beaux tissus et non aux imitations.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4831

Toilettes et modes de M^{lle} Thirion,
47, boulevard Saint-Michel.

Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE FIGURE. — Collet Renaissance pour petite fille; les deux volants superposés qui couvrent l'empiecement sont bordés de deux rangs de petits galons d'or; col rabattu orné de galons. (Voir la planche de patrons.)

DEUXIÈME FIGURE. — Costume en lainage à rayures en biais. Jupe plate devant et à plis très fournis derrière; sur l'ourlet, on fait un nombre infini de piqûres. Corsage ouvert de côté, légèrement drapé sur l'épaule; basque rapportée ornée de piqûres; manche à parement simulé par plusieurs rangs de piqûres (1). — Chapeau de crin noir, à grande passe ajourée et calotte basse, orné d'une guirlande d'orchidées variées, avec feuillage et brindilles de fougère.

TROISIÈME FIGURE. — Robe en voile rose ancien, ornée, dans le bas, d'un volant Trianon en tulle brodé; les plis de ce volant sont retenus sous un nœud de ruban dont le bout remonte sur toute la longueur de la jupe jusque dans la ceinture. Corsage à taille ronde, l'encolure un peu dégagée, avec colerette Lamballe, en tulle brodé, retombant en jabot coquille; des rubans, partant de l'emmanchure, sont réunis par un nœud à la pointe du corsage; manche un peu drapée dans la couture intérieure en deux groupes de plis, l'un formant jockey, l'autre parement (2). — Chapeau de dentelle bise à bords très relevés et gondolés; le revers doublé d'un tulle plissé; dessus, touffes de barbeaux crème.

QUATRIÈME FIGURE. — Robe en lainage pour fillette. Jupe montée à la taille par un double capoté; corsage drapé sur les épaules et à l'emmanchure, les plis se rapprochant dans le bas du gilet, orné de broderies disposées en bandes; col droit brodé; manche à haut poignet brodé en long; épaulettes tuyautées (3).

CINQUIÈME FIGURE. — Mantelet en ottoman, avec devant plissé en dentelle formant les pans du mantelet; dos court et basque en dentelle. (Voir la planche de patrons.) — Capote sans brides, en dentelle d'or, avec grosses perles ambre; gerbe de quarantaines brunes étendue sur le fond de la calotte et faisant aigrette devant.

SIXIÈME FIGURE. — Jupe, en tissu pompadour, découpée à dents sur une sous-jupe de velours; corsage plissé sur les épaules, les côtés formant une longue basque en pointe; demi-ceinture abattue devant col Médicis roulé; manche plissée dans le haut, à plis dégradés simulant un jockey sur lequel retombe un grand effilé de perles; les pointes du bas de la jupe et de la basque sont bordées aussi d'une frange de perles; trois rangs d'effilés tombent

en cascade sur la chemisette plissée. (Voir la planche de patrons.) — Capote de tulle noir avec feuilles de perles en bordure; petite couronne de roses et crête coquillée en tulle; devant, petit bouquet de roses et tulle drapé.

SEPTIÈME FIGURE. — Robe d'enfant, corsage froncé dans un empiecement en drap découpé rouge, posé sur un fond de drap blanc; petit froncé rouge autour du cou; les fronces du corsage, devant et dans le dos, sont ramassées à la taille où elles forment pointe; manche froncée très légèrement dans une manchette pareille à l'empiecement; une cordelière de laine est posée sur les fronces de la jupe; au-dessus de l'ourlet, entre-deux de drap découpé appliqué sur une bande de drap blanc. (Voir la planche de patrons.)

HUITIÈME FIGURE. — Camail, en drap mastic, monté en formant bouillonné, s'allongeant sur les épaules au bas d'un empiecement rond brodé; col Médicis à coins brisés. — Capote en passementerie d'or, dentelée au bord; guirlande de petites bruyères roses posée un peu en arrière.

MODÈLE COLORIÉ

BANDEAU RENAISSANCE, pour ameublement, tapisserie.

CARTONNAGE

COUPE, complément (deux feuillets). — Faire bien attention, en découpant les diverses pièces de la coupe, à ne pas égarer les parties contenant les lettres et indications qui doivent guider et faciliter, par les points de repère, l'assemblage de toutes les parties.

CINQUIÈME ALBUM

Chimère, point mosaïque. — M. C. enlacs. — Bordure point à la croix. — Poche porte-lettres. — Céline. — Pale, tapisserie à fils tirés. — Vide-poche. — P. G. enlacs avec guirlande. — Suzanne. — Panier Marie-Antoinette. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Bande moquette mosaïque. — Petite garniture guipure Richelieu. — Cécile. — Entre-deux. — P. E. enlacs. — Dessus de piano ou de table. — M. R. enlacs. — Nelly. — E. B. enlacs. — Têtière en étamine. — Toilette de bal. — Toilette de réunion. — Petite garniture. — R. G. enlacs. — Angle en toile écru. — Robe au crochet pour baby. — Têtière en tulle brodé.

FEUILLE V

1^{er} CÔTÉ

MANTELET, cinquième toilette. } Gravure n° 4831.
CORSAGE, robe d'enfant, septième toilette.

2^e CÔTÉ

CORSAGE-HABIT, sixième toilette. } Gravure n° 4831.
COLLET, petite fille, première toilette.

(1, 2 et 3) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mai.



Nº 4827

1er Avril 1891

es réunis 48, Rue Vivienne



N° 4827

Paris. Journal des Demoiselles et Petit Co

Modèles de la Maison CHAVE et C



1^{er} Avril 1891

Le Petit Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

CHAVE et C^{ie}, boulevard des Italiens, 36.



1^{er} Avril 1891.

Modos de

Chapeaux

Et offes et fe



Imp. Falconer Paris

1^{er} Avril 1891.

Journal des Demoiselles

4827

Modès De Paris

Rue Vivienne 48

Chapeaux de M^{lle} HÉLÈNE 20, rue des Pyramides. Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, rue de la Paix.
 Toiles et foulards de la C^{ie} des INDES. 27, rue du 4 Septembre. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3, place du Théâtre Français.

